« Un Dogue de forte race » : Dupont de Nemours, ou la physiocratie réincarnée (1793-1807)

Julien Vincent

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/2005>

DOI : 10.4000/lrf.2005

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Julien Vincent, « « Un Dogue de forte race » : Dupont de Nemours, ou la physiocratie réincarnée (1793-1807) », *La Révolution française* [En ligne], 14 | 2018, mis en ligne le 18 juin 2018, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/2005> ; DOI : 10.4000/lrf.2005

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© La Révolution française

« Un Dogue de forte race » : Dupont de Nemours, ou la physiocratie réincarnée (1793-1807)

Julien Vincent

NOTE DE L'AUTEUR

J'ai plaisir à remercier, pour leurs commentaires généreux sur une première version de ce texte : Vincent Bourdeau, Jean-Luc Chappéy, Alexander Cook, Martin Giraudeau, François Jarrige, Gabriel Sabbagh, Pierre Serna et Arnault Skornicki ; ainsi que de deux rapporteurs anonymes.

Portrait de Dupont de Nemours, paru dans la troisième édition de sa *Philosophie de l'univers*, Paris, Goujon, fructidor an VII (août-septembre 1798) ; dessin de Joseph Ducreux, gravure de Louis-Jacques Cathelin

« Quand je me vois les yeux, le front, le nez, le menton, le col, les reins, la marche, les passions, le caractère, les défauts, les vertus, la prud'homie, l'orgueil, la douceur, la colère, la paresse, la vigilance, l'opiniâtreté à ne point lâcher prise, d'un Dogue de forte race : je n'ai aucune répugnance à croire que j'étais, n'aguères, un très-honnête chien, singulièrement fidèle et obéissant à maître et à maîtresse, cherchant et rapportant à merveille, caressant les enfants, exact à la règle, défendant les récoltes, gardant le troupeau le jour, et la porte la nuit, levant la jambe contre les roquets, brave jusqu'à oser attaquer le Tigre, au risque d'en être mangé, coëffant le Sanglier, et n'ayant aucune peur du Loup. Pour ces bonnes qualités, obscurcies par quelques [r]ogneries, quelques querelles déplacées, et quelques caresses inopportunes, on devient l'animal que je suis : assez généralement estimé, aimé de quelques personnes, et les aimant bien davantage ; à tout prendre, fort heureux ; tracassé quelquefois mal-à-propos par ses amis, ne pouvant l'être impunément que par eux, et sensible à cet accident comme un pauvre chien qu'on fouette avec injustice. »

Dupont de Nemours, *Philosophie de l'Univers*, 3^{ème} édition, Paris, chez Goujon Fils, Fructidor an VII (août-septembre 1799), p. 167

- 1 Le portrait que Dupont de Nemours fait ici de lui-même, en chien fidèle, résume assez bien sa *Philosophie de l'Univers*, en même temps qu'elle décrit son culte de l'amitié, et sa loyauté envers ses maîtres Turgot et Quesnay. Elle reflète aussi le contexte singulier dans lequel l'économiste se lance, à cinquante ans passés, dans une nouvelle théologie morale pour la République. Après avoir joué un rôle de premier plan sous la Constituante en intervenant sur les questions économiques et financières¹, Dupont fonde une imprimerie et démarre la *Correspondance patriotique* pour défendre les prérogatives royales². Mais il doit se cacher peu après la journée du 10 août et c'est alors que, se faisant passer pour un médecin à la retraite, il rédige entre décembre 1792 et juin 1793 cet étrange ouvrage, qu'il dédie aux époux Lavoisier. Dupont y présente une cosmogonie dont un aspect central est l'attention qui y est faite aux animaux. Dans le désespoir d'un hiver dramatique, son objectif affiché est de poser les fondations d'une nouvelle morale de l'amour universel. Comme le résume Laurent Loty, le physiocrate opère dans ce livre « un syncrétisme entre le principe oriental de la transmigration des âmes et la monadologie leibnizienne³ ». Étudiant l'intelligence animale, Dupont place tous les êtres animés sur une échelle hiérarchique et débouche sur une théorie de la métempsychose qui promet à chacun une réincarnation dans un autre corps de la même espèce voire, par une sorte de promotion au mérite, dans un corps d'une espèce supérieure.
- 2 Emprisonné à la prison de la Force, Dupont sort peu de temps après le 9 thermidor an II et reconstruit sa position d'influence. Il reprend son activité d'imprimeur, devient député du Loiret au Conseil des Anciens, et entre à l'Institut national où, membre de la section d'économie politique, il continue sa défense des opinions des physiocrates. Mais il n'abandonne pas l'œuvre philosophique entamée en 1793, et consacre désormais une part essentielle de ses forces intellectuelles à étudier les mœurs des animaux. La *Philosophie de l'Univers*, qu'il décrit en 1807 comme « celui de mes faibles écrits auquel je suis le plus attaché, le seul, après la *Table raisonnée des Principes de l'économie politique*, dont j'espère quelque durée⁴ », connaît une deuxième édition dans sa propre maison en fructidor an IV (août-septembre 1796), puis une troisième en fructidor an VII (août-septembre 1799)⁵. Elle trouve un épilogue en août 1806 dans un essai majeur, « Sur l'instinct », qui le met en controverse avec Cuvier⁶.
- 3 Comment expliquer qu'un physiocrate partisan de l'agriculture nouvelle, et convaincu de la nécessité de mettre les plantes et les animaux au service de l'homme, soit aussi un historien de la sociabilité animale et un théoricien de la moralité propre à chaque espèce ? Cette tension entre une doctrine économique dans laquelle l'animal est considéré comme une condition essentielle de la richesse, et l'idée d'un animal intelligent et doué de sentiments, n'est pas sans évoquer le fameux *Adam Smith problem* sur les liens peu explicites entre la philosophie morale du philosophe écossais, et son économie politique. Plutôt qu'un « déplacement d'intérêt de l'économie politique vers l'économie de la nature⁷ », on peut voir dans les travaux d'histoire naturelle de Dupont une tentative pour expliciter les soubassements ontologiques d'une doctrine physiocratique à laquelle il resta toujours « singulièrement fidèle et obéissant ». Afin d'éclairer ce « problème Dupont de Nemours », nous défendrons la thèse selon laquelle l'économiste s'est engagé, à partir de l'hiver 1792-1793, dans une tentative de républicanisation de la physiocratie, qui passait par un élargissement de l'économie politique à la cosmologie. Loin d'infléchir les

positions initiales des physiocrates, Dupont prolongeait les travaux sur l'intelligence animale de l'un d'entre eux, Charles-Georges Leroy, lieutenant des chasses royales de Versailles et proche de Buffon⁸. Il concrétisait surtout l'ambition de Quesnay qui était, non pas de faire de l'économie politique une science spécialisée, mais de l'ancrer dans une connaissance de l'ordre universel⁹. À travers sa théorie de la réincarnation, l'économiste espérait que la physiocratie se réincarne en une cosmologie républicaine.

La physiocratie de l'an I

- 4 Des animaux, le jeune Dupont de Nemours avait partagé la vision des premiers physiocrates, qui y voyaient surtout un moyen d'augmenter les revenus de la terre. C'est le contexte révolutionnaire et sa lecture singulière de la chimie de Lavoisier qui le font évoluer vers une réflexion originale.

L'animal dans le « zigzag »

- 5 Alors même qu'ils occupent une place centrale dans la notion de produit net, comme producteurs d'engrais autant que comme force de travail, les animaux ne font pas l'objet d'une description physique précise dans les écrits des physiocrates. Même si Quesnay, médecin réputé, était l'auteur d'un important *Essai sur l'économie animale* (1736), dans lequel il décrivait les flux de matières propres aux animaux comme aux hommes (des laits aux esprits animaux en passant par les sels et les huiles), et même s'il était un très bon connaisseur des sciences de son époque, ce n'est paradoxalement pas de ces sciences que dépendait la connaissance des « lois physiques » qu'il plaçait au fondement de l'économie politique. Cette dernière, affirmaient les physiocrates, n'était d'ailleurs pas une découverte récente : elle avait pu atteindre sa maturité bien avant l'affirmation de la physique expérimentale ou de la chimie moderne. C'est dans le livre « le plus ancien de l'univers », expliquait l'abbé Baudeau dans les *Éphémérides du citoyen*, que l'ancien empereur chinois Fohi avait consigné pour la première fois la science morale et politique qu'avait ensuite affermie Confucius¹⁰. Semblable en ce sens à l'astronomie, telle que Jean Sylvain Bailly en concevait l'histoire, l'économie politique avait déjà atteint un haut niveau de perfection dans des sociétés très anciennes, avant d'être oubliée par les Grecs et les Romains, puis redécouverte à une époque récente, où ses principes immémoriaux avaient été systématisés en une « science nouvelle¹¹ ». Ainsi pouvait-on rattacher l'économie politique aux savoirs fondamentaux de l'humanité qui, selon le physiocrate Court de Gébelin, trouvaient leur origine dans la plus haute antiquité, puisqu'ils découlaient tous de la découverte de l'agriculture¹².
- 6 Ne nous étonnons pas, dès lors que, au moment de décrire la place des animaux dans leur doctrine, les physiocrates en restent à des considérations assez générales, pouvant se rapporter à une sagesse primitive. Les animaux, disent-ils, sont essentiels pour optimiser le produit net¹³. « Multiplions nos troupeaux, nous doublerons presque nos récoltes », écrit Quesnay dans l'article « Grain » de l'*Encyclopédie*¹⁴. Grâce aux animaux – qu'il s'agisse du cheval des fermiers, ou du bœuf plus lent et moins puissant des métayers¹⁵ – chaque producteur peut faire subsister « huit hommes, c'est-à-dire sa famille, qui peut être supposée de quatre personnes, et une autre famille de pareil nombre » appartenant à la classe stérile ou à celle des propriétaires¹⁶. Quesnay s'appuie ici sur les observations de Charles-Georges Leroy¹⁷. Ce dernier était le seul physiocrate qui, dans les années 1760,

s'intéressait de près à la zoologie. Mais ce collaborateur de Buffon et Daubenton, auteur en 1768 de célèbres *Lettres sur les animaux* qui soulignaient leur intelligence et la complexité de leurs mœurs, ne reliait pas explicitement ces réflexions à ses travaux contemporains d'économie politique¹⁸. Dans l'article « Engrais » qu'il écrit pour l'*Encyclopédie* en 1755, c'est en termes très généraux qu'il défend l'utilisation du fumier, notamment à travers le pacage des moutons, et l'intégration de l'élevage dans l'agriculture.

Dans son célèbre « zigzag », issu du *Tableau économique* de 1759, qui représente des flux d'argent, Quesnay ne considère les bestiaux que comme des « dépenses productives »

- 7 Expliquant leur importance essentielle dans la formation du produit net, Quesnay ne fait appel à aucun savoir précis sur leur constitution physique. Pour « que les travaux de la campagne rendent un produit net au-delà des salaires payés aux ouvriers », produit net qui seul fait subsister les autres classes nécessaires dans un État, les propriétaires doivent renoncer à une agriculture dans laquelle les hommes laboureraient les terres avec leurs bras ou d'autres moyens insuffisants :

Ce n'est donc pas à de pauvres paysans, que vous devez confier la culture de vos terres. Ce sont les animaux qui doivent labourer & fertiliser vos champs ; c'est la consommation, le débit, la facilité & la liberté du commerce intérieur et extérieur, qui assure la valeur vénale qui forme vos revenus. Ce sont donc des hommes riches que vous devez charger des entreprises de la culture des terres et du commerce rural¹⁹.

- 8 Tout en proclamant l'ancrage de l'économie politique dans les sciences physiques, les physiocrates restent à distance de l'agriculture nouvelle de Duhamel du Monceau, mais aussi de la zoologie et de la physiologie²⁰.
- 9 Loin de s'intéresser à la chimie ou à la physiologie animale et végétale, à la façon des agronomes, c'est à travers une étude des flux monétaires que les physiocrates envisagent les liens entre les sociétés humaines et la nature²¹. Les animaux sont envisagés avant tout

comme des dépenses engagées par les propriétaires au profit de la classe productive²². Dans le système de l'impôt territorial unique, ils ne doivent faire l'objet d'aucune taxe²³, pas plus que leurs produits²⁴. Rien d'étonnant à une telle approche, puisqu'une opération essentielle dans le calcul du produit net est la conversion de quantités matérielles en valeurs monétaires. À côté de Mirabeau, Turgot, Baudeau, Leroy ou Charles Butré, Dupont a joué un rôle de premier plan dans l'élaboration d'une statistique physiocratique. S'appuyant sur des déclarations individuelles de fermiers, réparties en quatre classes en fonction de leurs investissements en capitaux, il a ainsi proposé de calculer le produit brut en traduisant les quantités en prix moyens²⁵.

- 10 Mais, dès 1788, puis dans les premières années de la Révolution, Lavoisier – encore un physiocrate – a inversé cette démarche et tenté de renouveler le calcul du produit net en remplaçant le bilan financier par un bilan chimique des flux de matières²⁶. Un tel bilan des flux matériels offrirait une vision plus précise des richesses territoriales en permettant, par exemple, de faire apparaître les flux matériels liés à la nourriture des animaux, là où le fameux « zigzag » de Quesnay les rendait invisibles. Toutefois cette réflexion n'eut pas d'effet notable sur Dupont, qui conserva sur le produit brut le point de vue formulé par Quesnay. Celui-ci n'ignorait pas les animaux, mais y voyait surtout des travailleurs et une avance en capital. Dans un monde dans lequel, selon la formule employée par Dupont dans une lettre envoyée à Say en 1815, « Dieu seul est producteur », mais la terre en friche ne vaut rien, les animaux étaient, avec les instruments, bâtiments, et matériel, une partie essentielle des avances qui permettaient de mettre la terre en état d'être cultivée et sans lesquelles on ne pouvait avoir de récoltes : « La culture exige non seulement des avances foncières qui s'incorporent dans la terre, mais un fonds d'avances perpétuellement existantes en instruments, animaux, voitures, etc., qui, conjointement avec la terre, forme pour ainsi dire la matière première de ses travaux²⁷.x »

Du cycle de la matière à la circulation des âmes

- 11 Si la chimie de Lavoisier ne renouvelle pas les conceptions de Dupont sur la place des animaux dans l'agriculture et dans le calcul physiocratique du produit net, c'est néanmoins par elle, paradoxalement, que Dupont retourne à « l'empirisme sentimental » qui avait fasciné les physiocrates dans les années 1760 et 1770²⁸. L'auteur de la *Philosophie de l'Univers* commence en effet par expliquer que l'universalité des lois découvertes par Lavoisier révèle la profonde unité physique d'un monde dans lequel rien ne se perd et rien ne se crée. La combustion et l'absorption de calorique, la carbonisation qui découle de la combustion, l'oxydation qu'éprouvent les matières minérales, végétales et animales par le contact avec l'air libre, l'eau ou le feu (qui augmentent leur poids ou séparent leurs parties), ces lois, puisqu'elles s'appliquent à tous les êtres, inanimés ou animés, montrent la continuité entre la vie et la mort :

La matière des corps animés, en toute pareille à la matière des corps dénués de vie, a été indispensablement soumise à tous les mêmes accidents, à toutes les mêmes influences réciproques, physiques et chimiques²⁹.

- 12 Ainsi la vie se dévore elle-même, les fibres des plantes se durcissent et se dessèchent, les muscles, les artères et les veines se transforment en cartilages, les cartilages s'ossifient, la respiration consume la matière animale en carbone, et les êtres animés perdent leur flexibilité :

Un animal est une lampe, dont l'oxygène, qu'attire chaque gonflement du poumon, est l'huile. La mèche est fournie par le sang, renouvellement lui-même par les

aliments, par la chilification, par le travail du cœur. Vivre est la manière de briller de cette belle lampe. Mais tous les organes qui servent de fourneaux, de vases, de récipients à la combustion qu'elle éprouve, et à ses produits, ou qui participent à son influence, étant eux-mêmes susceptibles d'incendie, se carbonent progressivement par la suite de son action³⁰.

- 13 De la même façon, la frontière entre les animaux, les végétaux et les minéraux est fort relative : « Mais où finissent les *Êtres* ? Où commencent les *choses* ? Le globe majestueux que nous habitons, et ceux qui peuplent le vaste empire des cieux, sont-ils au rang des premiers ? doivent-ils être rabaissés au niveau des autres ? c'est ce qui ne peut pas être su, et ce qu'on ne doit pas préjuger légèrement³¹. » Pour l'insecte microscopique éphémère, à qui nous semblons éternels, les os de nos bras ou de nos jambes sont de gigantesques couches calcaires semblables à des montagnes, nos muscles des colonnes prismatiques, nos boutons et ulcères de véritables volcans. Dès lors il est raisonnable d'envisager l'animation de globes célestes, au vu desquels nous serions d'autres insectes microscopiques et éphémères :

Nous ignorons, et nous ne pouvons savoir, si ces masses énormes ne sont pas douées de vie, si chaque globe n'est pas un très gros animal, dont les habitants, de toute espèce, ne sont que les insectes qui s'en nourrissent³².

- 14 Partie de Lavoisier, la *Philosophie de l'univers* place dès lors l'animal au fondement de deux idées centrales. Celle d'une « chaîne des êtres », d'abord, qui situe les êtres inanimés et animés sur une échelle continue et hiérarchique³³. Car, si les plantes n'ont ni volonté, ni moralité, les animaux, au contraire, du fait de leurs organes et de leurs sensations, sont une « réunion d'intelligence, de volonté et de facultés disponibles » en vertu de laquelle les phénomènes moraux s'enchaînent les uns aux autres par des liens de cause et de conséquence³⁴. Il existe une morale commune à tous les animaux, qui découle de la façon dont ils perçoivent le monde extérieur et dont la femelle nourrit et élève ses petits, et leur dit qu'il ne faut pas maltraiter les autres, qu'il ne faut pas les priver de leur travail et du produit de leur travail³⁵. Outre cette morale naturelle commune à tous les animaux, y compris les hommes primitifs, il existe aussi une morale propre à chaque espèce, qui découle de ses caractéristiques physiques, mais aussi de son histoire et de son organisation sociale plus ou moins élaborée. Pour défendre cette idée, Dupont fait de l'instinct une simple habitude, le produit d'une expérience qui est devenue « raison rapide » pour s'appliquer en un instant sur un petit nombre d'objets essentiels³⁶. Ce phénomène, dit-il, se constate même en bas de l'échelle des êtres animés :

L'Huître prisonnière, isolée, aveugle, sourde, muette, manchette et cul-de-jatte, ne peut s'élever jusqu'à la morale ; mais par l'intelligence et la réflexion, elle acquiert la prudence, la sagesse, l'aptitude au travail. Elle montre un puissant génie, en comparaison même de la Sensitive, et même de l'Attrape-mouche qui se défend de son ennemi, à la manière de l'Huître, et paraît à la tête du Règne végétal³⁷.

- 15 De cette analyse de l'intelligence animale, où l'on retrouve les analyses de Leroy, Dupont passe à un raisonnement perspectiviste qui débouche sur une monadologie. De même que l'homme influe puissamment sur le destin des huîtres, qu'il les cultive, les éduque et les perfectionne sans qu'elles ne s'en aperçoivent – sans même que, convaincues de leur propre dignité, elles puissent imaginer l'existence d'êtres animés qui leur seraient supérieurs – de même il est possible et même probable (autrement l'univers serait incomplet³⁸) qu'il existe des « Êtres intelligents », supérieurs à l'homme par leurs sens et leurs idées, qui peut-être les perfectionnent et les cultivent. Leurs intelligences surhumaines sont hors de la portée des sens humains, elles occupent l'espace intermédiaire entre l'humanité et Dieu, mais on peut en avoir quelque idée lorsque nous

pensons aux meilleurs des humains. « Combien de fois dans des occasions épineuses, au milieu du combat des passions diverses, ne me suis-je pas dit : (...) Que penserait Quesnay ? Qu'approuverait Turgot ? Que me conseillerait Lavoisier³⁹ ? »

- 16 Après avoir décrit ces monades que sont les intelligences, et après les avoir placées sur une échelle hiérarchique, Dupont débouche sur l'hypothèse d'une « transmigration des Êtres intelligents » d'une machine animale à une autre. Afin de faire mieux comprendre cette hypothèse de la métempsychose, il propose une analogie avec les mues qu'accomplissent certains insectes tels que le papillon :

Qu'un même principe intelligent puisse animer successivement diverses créatures, recevoir sous une figure et une sèité la récompense du travail qu'il fit sous une autre, jouir de plusieurs vies ; c'est ce que nous voyons par les insectes, d'abord reptiles ou poissons, puis chrysalides, enfin oiseaux ; et ayant une industrie et des mœurs toutes différentes, quand ils travaillent en rampant, en nageant, en filant, en tissant des étoffes, en taillant du bois, en maçonnant ; quand ils sommeillent et rêvassent dans leur coque ; et quand ils fendent les airs et font l'amour : nymphe agonisante et papillon sans force et sans plaisir, si leur chenille n'a pas été active et laborieuse. Non seulement ils ont le même principe intelligent, ils sont manifestement pour nous, mais non pas pour eux, le même individu matériel ; quoique le premier et le dernier aient été chacun un animal parfait ; quoique leurs organes, leurs fonctions, leurs passions, leurs raisonnements soient entièrement dissemblables, et qu'il n'y ait pas apparence que le Papillon, le Hanneton ou la Moustique, ni leur principe intelligent conservent le souvenir de leur premier état⁴⁰

- 17 De même que le papillon sera sans force si la chenille n'a pas été laborieuse, de même, c'est en fonction de son mérite qu'un Être intelligent se verra attribuer une nouvelle machine animale. Les âmes, après leur mort, sont jugées par un Être divin qui peut décider de les promouvoir ou de les rétrograder vers un corps inférieur. Dupont, que l'on sait partisan d'un despotisme légal prenant la forme privilégiée de la monarchie parlementaire, imagine cette instance divine plutôt sous la forme d'un monarque, mais il note qu'elle pourrait aussi prendre une forme républicaine. Cet Être suprême qui juge les âmes peut choisir de leur allouer une nouvelle « machine », peut les rétrograder vers une espèce inférieure, ou les promouvoir vers une espèce supérieure. Le choix de cette allocation dépend de la façon dont l'âme a gouverné son corps-machine, si elle l'a utilisé afin de se perfectionner suffisamment pour être « promue » :

Si je n'ai pas tort, et s'il n'y a point d'autre Dupont que celui qui vous aime, où est la difficulté que, lorsque sa maison sera détruite, il en cherche une nouvelle par son intelligence, qui lui resterait ; qu'il la sollicite et la reçoive, soit de l'assemblée des Êtres intelligents qui furent ses supérieurs immédiats, si cette République se gouverne démocratiquement ; soit plutôt du Dieu rémunérateur, si c'est une monarchie comme l'unité de principes l'indique avec plus de vraisemblance ; soit même de quelque loi de la Nature qui nous serait inconnue ; laquelle, pour animer les corps des Êtres intelligents supérieurs, donnerait la priorité aux principes intelligents qui auraient tenu la meilleure conduite dans un corps d'un ordre inférieur ; à celui qui se serait le plus élevé au-dessus de la portée commune des autres Êtres intelligents emmaillottés, comme lui, sous les organes d'un animal de la même espèce⁴¹.

- 18 C'est ainsi que Dupont en vient à imaginer, comme dans la citation en exergue, qu'il fut jadis un chien fidèle avant d'être promu dans un corps humain. Chaque « principe animateur » doit ainsi progresser avant d'acquérir le pouvoir de se connaître lui-même : de la plante à l'animal, puis à l'homme, il progresse vers la connaissance de vérités physiques et morales toujours plus élevées. De la circulation monétaire de Quesnay, au

cycle de la matière de Lavoisier, la physiocratie devient avec Dupont, en l'an I de la République, une circulation des âmes.

- 19 Dans son ouvrage *Par-delà nature et culture*, l'anthropologue Philippe Descola caractérise les sociétés occidentales modernes par une dichotomie entre nature et culture renvoyant à leur « cosmologie naturaliste⁴² » (qu'il décrit également comme un « mode d'identification » ou une « ontologie »). Par ces termes, l'auteur désigne des structures à priori, des façons de s'identifier (ou non) aux choses et aux êtres, de les assembler, et de définir leurs relations. S'opposant aux cosmologies animistes, analogistes et totémistes qui caractériseraient les périodes anciennes et les sociétés non-européennes, la cosmologie naturaliste verrait dans les êtres qui peuplent le monde beaucoup de continuités entre leurs *physicalités* et de grands écarts entre leurs *intériorités*. Ainsi dans une cosmologie naturaliste, les animaux sont physiquement proches de l'homme – au sens où ils sont soumis aux mêmes lois physiques et chimiques – mais s'en éloignent sur le plan moral.
- 20 Si Descola se soucie peu de chronologie, et si son approche abstraite est d'un usage délicat pour les historien-ne-s, elle repose néanmoins sur une hypothèse forte concernant l'enfantement du monde moderne. C'est quelque part entre le XVII^e siècle et la fin du XIX^e siècle, nous dit-il, que se serait affirmée en Occident une franche opposition entre nature et culture, qui marginalisait dans le même temps les modes de pensée analogistes. L'analogisme postulait une double discontinuité, des *physicalités* comme des *intériorités*, mais s'efforçait ensuite de les affaiblir par un système d'analogies puisées dans l'astrologie, la médecine ou la religion⁴³. Le naturalisme proclame quant à lui la continuité des *physicalités* – puisque les lois universelles de la matière s'appliquent à tous les corps –, mais insiste sur la discontinuité des *intériorités* humaines et non-humaines. La disparition des privilèges, qui consacre l'égalité de droit entre tous les hommes, s'accompagne de deux inégalités : l'une entre les humains porteurs de culture, et les non-humains qui en sont privés ; l'autre, interne à l'humanité, qui prend la forme d'inégalités de fait (plutôt que de droit) entre les individus et entre les nations⁴⁴.
- 21 Si l'on suit cette proposition chronologique, il y a tout lieu de penser que la Révolution française constitua une séquence clé dans la trajectoire historique du naturalisme. L'affirmation de l'égalité des droits entre tous les hommes à partir de 1789, inséparable des inégalités de fait entre les individus ou entre les nations, ne fut que l'autre facette d'une redéfinition des liens entre les humains et les animaux⁴⁵, et plus généralement d'une relégation de la nature hors de la société. Tout en s'inscrivant en partie dans ce naturalisme, que l'on retrouvait chez les Idéologues⁴⁶, Dupont s'en démarque à partir de 1793.
- 22 Les deux idées centrales, de chaîne des êtres et de métempsychose, sont des schèmes typiques des cosmologies analogistes que l'on trouve en Afrique de l'Ouest, en Chine ancienne et dans l'Inde brahmanique, mais aussi chez les Pythagoriciens et chez Platon. L'analogisme, dans la formulation de Descola, se caractérise par sa croyance dans la discontinuité des *physicalités* comme des *intériorités* : l'univers se compose d'une multitude d'essences distinctes, que précisément les idées de chaîne des êtres et de métempsychose sont destinées à relier. Dupont était bien sûr plus éloigné des penseurs néoplatoniciens de la Renaissance, des brahmanes indiens ou des Nahuas du Mexique, que de Lavoisier, et sa croyance dans la discontinuité des *physicalités* était toute relative, puisqu'il avait intériorisé les principes de la chimie qui fondent une partie du naturalisme moderne. Néanmoins nous savons que Quesnay, tout en adhérant au sensualisme de

Condillac, affirmait que c'est par la seule action de Dieu que l'homme accède aux idées morales, se distinguant en cela des animaux⁴⁷. Dans ses articles sur le « Despotisme de la Chine », il expliquait que Dieu, le principe de tout ou *Chang-ti*, transmet dans le même temps ce qu'il y a d'animal en l'homme, mais aussi l'âme intelligente qui le distingue des bêtes. C'est un peu de spiritualité orientale que Dupont cherchait à introduire dans la physiocratie comme dans la république en construction, en associant à la vision chimique de Lavoisier un style de raisonnement moral qui empruntait la chaîne des êtres et la métempsychose aux cosmologies analogistes, afin de relativiser la discontinuité des interiorités entre humains et non-humains⁴⁸.

Un « Grand Partage » républicain

- 23 Plutôt que de voir dans cette étrange construction intellectuelle un testament philosophique désespéré, dicté par l'attente de la mort, il convient de la replacer dans le contexte de l'hiver 1792-1793, marqué par le procès du roi, puis son exécution et, à partir du printemps, l'élaboration de la Constitution de l'an I (proclamée le 24 juin 1793), alors que débute la guerre aux frontières et en Vendée⁴⁹. Pendant cette période, on voit en effet renaître l'ancienne idée physiocratique de « sciences morales et politiques⁵⁰ ». Introduit par l'abbé Baudeau en 1767, ce terme était tombé en désuétude avant d'être repris sous la Révolution⁵¹. À partir de janvier 1793, Roederer démarre au Lycée un *Cours d'organisation sociale* fort ambitieux, dans lequel il aborde successivement l'organisation du gouvernement, la « disposition des hommes et des propriétés qui fait que l'espèce humaine se reproduit et se conserve », enfin les « facultés physiques, intellectuelles et morales » de l'homme. À la façon des physiocrates avant lui, Roederer dit vouloir réunir les « trois sciences, jusqu'à présent distinctes », de la politique, de la science économique et de la morale⁵². Vers la même époque, dans un prospectus datant du début de l'année 1793, Condorcet, Sieyès et le grammairien Duhamel annoncent la publication, pour « le 6 avril prochain », d'un *Journal d'instruction sociale*, dont le premier numéro paraîtra finalement le 1^{er} juin aux imprimeries de l'Institut des sourds et muets. Il s'agit, disent-ils, de développer la langue des « sciences morales et politiques », sciences qui se divisent en trois branches à la fois théoriques et pratiques, le droit naturel, le droit politique et l'économie politique⁵³. La *Philosophie de l'univers* de Dupont, datée de juin 1793, s'ajoute à ces entreprises. Elle s'inscrit dans le même imaginaire physiocratique tripartite, qui place la philosophie morale à côté de la science économique et de la politique. Mais elle se distingue des deux autres par son insistance sur la morale et par sa volonté d'ancrer cette dernière dans une philosophie de l'univers. C'est ainsi que Dupont espère que la physiocratie quittera les habits du despotisme éclairé ou de la monarchie parlementaire, afin de prendre ceux, de circonstance, de la République de l'an I.
- 24 L'affirmation des sciences morales et politiques par une poignée de philosophes, début 1793, aboutit dans la Constitution de l'an III, puis dans la loi du 3 brumaire an IV sur l'instruction, à un nouvel ordre savant. L'instauration de l'Institut national de 1795 est en effet la première institution officielle et importante à reconnaître explicitement les faits moraux, sociaux et politiques comme faisant partie du même effort scientifique que les faits naturels, tout en les séparant de ces derniers. Pour la première fois, les « sciences morales et politiques » sont distinguées des sciences physiques et naturelles, qui sont assignées à deux classes distinctes, à côté de la classe de littérature et beaux-arts. Alors que la première classe de l'Institut étudie les lois physico-chimiques auxquelles sont

soumis ensemble les corps animaux et les corps humains, la seconde classe semble vouée à s'intéresser à l'intériorité de l'homme. Mais, en réalité, ce « Grand Partage » entre les sciences morales et les sciences physiques, loin d'entraîner une séparation stricte, favorise de nouvelles associations⁵⁴.

- 25 Sous la Révolution, le terme « sciences morales et politiques », emprunté aux physiocrates, ne dénote aucun programme scientifique particulier, mais sert de façon floue à inscrire dans les institutions une diversité de nouveaux savoirs, tels l'analyse des sensations et des idées, l'histoire philosophique, l'économie politique ou encore la statistique et la science sociale. Pas plus qu'il n'existe de conception unique des sciences morales et politiques, de leur méthodologie ou de leurs objectifs, de même leurs relations entre elles ou avec les sciences physiques et mathématiques ne font l'objet d'aucun consensus⁵⁵. Les membres de la section de géographie, comme Buache, Fleurieu ou Bougainville, s'intéressent autant à la géographie humaine qu'à la géographie physique. Dans la section de morale, le directeur La Revellière-Lepeaux est un linnéen et un théophilanthrope, tandis que Bernardin de Saint-Pierre ancre son enseignement dans un finalisme nourri d'histoire naturelle et de physique anti-newtonienne, et que l'abbé Grégoire appuie son idéal de régénération chrétienne et républicaine sur la maîtrise scientifique et technique du monde physique et naturel⁵⁶. Au sein de la section d'analyse des sensations et des idées, les Idéologues Cabanis et Destutt de Tracy empruntent quant à eux à la physiologie, à la chimie et à l'histoire naturelle⁵⁷.
- 26 Le cas de Dupont de Nemours est également révélateur de l'importance des liens entre les sciences morales et les sciences naturelles. Membre de la section d'économie politique, Dupont poursuit sous le Directoire ses travaux d'économiste. Rapporteur sur diverses questions économiques au Conseil des Anciens où il est consulté, comme jadis sous la Constituante, il entre dans la section d'économie politique de la deuxième Classe de l'Institut en 1795. Comme député, il intervient par exemple contre le projet d'emprunt forcé en l'an V, ou sur les questions monétaire et fiscale⁵⁸. À l'Institut, il devient commissaire du concours lancé en l'an V sur les conditions de l'emprunt public dans un état républicain. Comme journaliste, il consacre une grande partie de son journal *L'Historien* aux questions financières. Même s'il devient plus discret sur ces questions après fructidor, il ne se désintéresse pas de l'économie politique, mettant sa physiocratie en pratique à travers l'entreprise de la Compagnie d'Amérique⁵⁹.
- 27 À côté de ses différentes activités d'économiste, qui ne faiblissent pas tout au long du Directoire, Dupont présente également devant l'Institut plusieurs mémoires d'histoire naturelle. Assez peu préoccupé d'agronomie, il s'occupe surtout à prolonger les questionnements ouverts dans la *Philosophie de l'univers* à travers des travaux d'histoire naturelle consacrés à diverses espèces d'animaux⁶⁰. Le 15 nivôse an V (7 janvier 1797), il discute ainsi de la moralité et de l'intelligence des loups, renards et chiens à l'occasion d'une séance publique de l'Institut ; puis, lors d'une occasion similaire le 15 germinal an V (4 avril 1797), celle des fourmis. Si le coup d'état du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) le force bientôt à quitter la France pour les États-Unis, d'où il ne revient qu'en 1802, il lit encore à la classe des sciences morales et politiques, le 27 messidor an VI (15 juillet 1798), un mémoire sur Haller et Bonnet, dont il explique qu'ils sont des auteurs fondamentaux pour le système qu'il a présenté dans la *Philosophie de l'Univers*.
- 28 Or l'économie politique et l'histoire naturelle ne constituent pas pour Dupont deux objets séparés. Ils doivent être vus comme les deux facettes d'une même doctrine physiocratique. Dans le contexte dramatique de 1793, Dupont s'est d'abord emparé de la

question animale pour républicaniser le programme de la physiocratie, en élaborant une « philosophie de l'univers » dont un trait saillant est l'hybridation qu'il opère entre certains éléments typiques du naturalisme et d'autres de l'analogisme. Dans le contexte du Directoire et du Consulat, il approfondit cette réflexion en lien étroit avec l'évolution politique du régime.

La République dans l'univers

- 29 Car il faut bien considérer Dupont comme un républicain. À rebours d'une vision trop étroite, insensible à la diversité des républicanismes, et trop déterminée à distinguer les « vrais » des « faux » républicains, il convient de voir en lui le représentant d'une branche physiocratique de ce grand courant intellectuel et politique renouvelé par la Révolution française⁶¹. Rallié à la République après avoir soutenu la monarchie constitutionnelle de 1791, Dupont a d'abord critiqué la Constitution de l'an III, mais s'en est fait finalement le défenseur au Conseil des Anciens et dans son journal *l'Historien*⁶². Suspecté de royalisme du fait de sa proximité avec le Club de Clichy, dont il n'est pas membre mais dont il est sympathisant, il doit quitter Paris pour se retirer dans ses terres au lendemain du coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797). Forcé de se tenir à l'écart de la vie publique et de « céder à la force dans l'interrègne des lois », il explique deux ans plus tard qu'il refuse de participer à ce qu'il juge être un gouvernement arbitraire, celui du deuxième Directoire. Mais c'est en républicain qu'il s'exile : en attendant le retour à la Constitution de l'an III, il décide de partir aux États-Unis d'Amérique où il s'est vu confier une mission scientifique par l'Institut :

De sages Républicains de l'Helvétie, de la Batavie, des villes Anséatiques, et quelques Français, qui ont dans les États-Unis d'Amérique de grandes propriétés territoriales et des intérêts commerciaux importants, jugent que leurs affaires pourront être dirigées à leur avantage par un homme de bien qui fut pendant vingt ans en France Administrateur général de l'Agriculture et du commerce⁶³.

- 30 Aussi « le tour de l'Amérique » lui semble-t-il « venu » : « Le gouvernement doux, modéré, judicieux et républicain des États-Unis offre à peu près le seul asile où les persécutés puissent trouver du repos, où les fortunes puissent renaître par le travail⁶⁴. » Après avoir fondé sa Compagnie d'Amérique, et lancé son fils dans la manufacture des poudres de Wilmington, Dupont établit en Virginie une maison de commission qu'il veut rendre utile à la République française⁶⁵. Proche de Thomas Jefferson, à qui il envoie sa *Philosophie de l'univers* dès l'été 1798⁶⁶, il reste opposé jusqu'à la fin de sa vie à l'influence des anglophiles et des fédéralistes qui voulaient instaurer un gouvernement aristocratique aux États-Unis⁶⁷. Il est l'un personnage central d'un courant républicain agraire qui, de l'autre côté de l'Atlantique, se nourrit fortement de physiocratie⁶⁸.
- 31 Mais c'est surtout comme philosophe de l'univers qu'il convient de placer Dupont sur la carte du républicanisme. Deux thèmes centraux organisent la transformation de la physiocratie en une cosmologie républicaine : la métempsychose et l'idée de chaîne des êtres, qui sont réinterprétés à la lumière des circonstances. Alors que la première répond au projet d'une religion civile, la seconde fait écho aux interrogations de l'époque sur le traitement des êtres inférieurs, dans une république commerciale marquée par les inégalités de fait (sinon de droit) entre les hommes. Des anges aux guêpes, en passant par les vaches, les fourmis et les loups, c'est par les animaux que Dupont place la république dans l'univers.

La quête d'une religion républicaine

- 32 « La philosophie est une religion⁶⁹ », proclame le physiocrate, et celle-ci s'inscrit d'abord dans la recherche d'un nouvel apprentissage de la nature qui correspond aussi à un élargissement de l'ancienne foi physiocratique dans l'éducation⁷⁰. Car il ne s'agit pas de lancer un grand programme d'enseignement de l'histoire naturelle vers le plus grand nombre, afin de leur faire connaître la moralité des animaux. Mais plutôt d'enseigner, par des catéchismes, que le travail, l'amitié et l'entraide relèvent d'une morale naturelle qui correspond à la place de l'homme dans l'univers. Ce déisme ne doit pas se voir en rupture avec la physiocratie, mais comme l'expression de sa républicanisation⁷¹.
- 33 Depuis le *Mémoire sur les municipalités* de Turgot, en 1775, Dupont concevait les écoles et les fêtes civiques comme des lieux majeurs d'apprentissage de la loi naturelle et de construction de la citoyenneté, en lien étroit avec les assemblées représentatives⁷². Dès la fin des années 1760, il avait écrit, pour les *Éphémérides du citoyen*, plusieurs articles sur l'importance des belles-lettres et des beaux-arts dans la transmission sensible de la loi naturelle ; en 1772, il avait imaginé un projet de fêtes agraires pour le prince-héritier Charles-Louis de Bade ; et, dans les années suivantes, il avait suivi les travaux érudits du physiocrate Antoine Court de Gébelin sur les origines naturelles et agricoles de la mythologie ancienne, du langage et du calendrier⁷³. La *Philosophie de l'univers*, écrite en 1793, s'inscrit pleinement dans ce faisceau de réflexions destinées à faire de la physiocratie une science morale et politique totalisante. En publiant deux nouvelles éditions de ce texte sous le Directoire, Dupont veut marquer sa volonté de républicaniser cet aspect de la pensée physiocratique.
- 34 À côté d'une instruction primaire centrée sur les savoirs agricoles fondamentaux, il s'agit de renforcer le sentiment d'appartenance à l'espèce humaine et à tout l'univers. La physiocratie devient ici une sorte de protestantisme à tendance panthéiste dans lequel les individus deviennent conscients de leur place dans la chaîne des êtres et des équilibres reliant ces êtres entre eux. Dans un mémoire sur la propagation des bonnes et mauvaises actions, présenté à la classe des sciences morales et politiques le 2 floréal an V (21 avril 1797), Dupont, qui ne cache pas sa croyance newtonienne dans la nécessité de l'intervention bienveillante perpétuelle de Dieu pour entretenir le cours des astres, développe cette pensée en postulant, à la façon d'un Antoine Lasalle avant lui, l'élasticité et la propagation du mouvement moral, sur le modèle du mouvement physique, afin d'expliquer que les bonnes actions en enfantent d'autres, tout comme les mauvaises. Évoquant alors sa théorie des Êtres intelligents, il suggère que nous sommes peut-être observés et jugés par des Êtres intelligents supérieurs. Ces anges républicains, dont Dupont perçoit l'existence lorsqu'il pense à Quesnay, Turgot ou Lavoisier, nous incitent à songer à ce que nous faisons, à refuser le repos, nous donnent la passion de bien faire :
- Quelque petite que soit notre place, nous y sommes entourés, touchés de toute part, et nous y pouvons être utiles aux hommes, aux animaux, aux plantes. Dieu et la nature ne nous demandent pas d'employer plus que nos facultés, de nous transporter au-delà de nos circonstances : mais en toute circonstance de penser à nos actions, d'éviter celles qui pourraient nuire, de nous décider avec amour et courage vers celles qui sont bonnes, et dont les Êtres sensibles en général, ou les hommes en particulier, peuvent retirer du bonheur⁷⁴.
- 35 En l'an VI, à l'occasion du concours lancé par la classe des sciences morales et politiques sur « les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple », il s'oppose à

Roederer, pour qui Dieu ne saurait fonder la morale, en affirmant qu'il existe dans la nature une « intelligence supérieure et universelle » qui décide du bien et du mal pour tout temps et pour tout lieu, et ne se réduit ni aux conventions, ni au « calcul plus ou moins exact de l'utile »⁷⁵.

- 36 Dupont de Nemours fait partie des premiers soutiens de la religion théophilanthropique qui se développe dès vendémiaire an V (septembre-octobre 1796)⁷⁶. Figurant à la treizième place de la liste des membres du comité de direction, il écrit des prières inspirées de sa philosophie de l'univers, défend la religion républicaine dans sa revue *L'Historien*⁷⁷, et rédige un projet d'*Institutions religieuses dans l'intérieur des familles*⁷⁸. Comme les autres théophilanthropes, il croit que toutes les religions partagent un fond commun, vérités incontestables qui ne sont pas des « inventions politiques, [...] puisqu'elles ont lieu partout et dans tous les esprits indépendamment de toutes les institutions politiques⁷⁹ », ensemble de lois morales que Dieu n'a refusé à personne, « de Rome à Pékin et de la Nouvelle Zemble à la Terre de Feu⁸⁰ ». C'est dans la pratique de cette morale universelle sous la direction du père de famille que se prépare l'adhésion du citoyen aux lois naturelles, qui sont à la fois celles de l'agriculture et de la morale. C'est dans l'éducation familiale, avant l'âge de sept ans, que se fait la principale partie de cette éducation. Mais, pour transmettre cet enseignement, le père de famille peut s'appuyer sur des prières exprimant les croyances morales communes à toutes les religions⁸¹. Dans l'une d'entre elles, qu'il présente comme sa traduction personnelle et une extension de l'Oraison dominicale de Jésus Christ⁸², Dupont écrit :

Soutiens-nous dans la disposition active et perpétuelle de faire à autrui le bien que nous désirerions qui nous fût fait
Étends notre bienfaisance sur les animaux et les plantes, à l'imitation de la tienne.

- 37 Après fructidor, ses idées continuent d'ailleurs d'exercer une influence considérable, aussi bien sur la politique économique menée par François de Neufchâteau au Ministère de l'Intérieur, que sur le projet d'une religion civile fondée sur l'idée d'harmonie universelle. Ainsi, dans une circulaire du 17 ventôse an VII à propos de la fête de la reconnaissance du 10 prairial – fête morale instaurée au début du Directoire, qui prend place après la fête des époux (10 floréal) et avant celle de l'agriculture (10 messidor) –, le même François de Neufchâteau soutient que la reconnaissance publique pourrait aller non seulement vers l'humanité, mais aussi vers les animaux d'agriculteurs, les arbres et les lieux⁸³.
- 38 Il serait donc erroné de décrire les idées religieuses de Dupont comme excentriques ou isolées. À son retour des États-Unis, en 1802, il devient, avec Garran-Coulon, Toulangeon et La Revellière-Lepeaux, l'un des quatre savants chargés d'évaluer les vingt-cinq mémoires qui avaient été envoyés à la classe des sciences morales et politiques pour le concours ouvert par la section de morale sur la barbarie envers les animaux⁸⁴. C'est l'occasion pour Dupont de constater l'écho que ses idées peuvent trouver parmi les participants. Comme lui, Jean Jacques de Teubern, juriste en Saxe, évoque la « chaîne des êtres » qui relie entre eux tous les animaux jusqu'à l'homme, pour réclamer finalement l'interdiction de certains types de chasse, de cruauté, ou d'expérimentation animale. Pour lui, l'homme est muni de pleins pouvoirs sur les animaux, mais doit agir avec bienveillance envers ceux qui dépendent de lui⁸⁵. Plusieurs mémoires évoquent aussi la transmigration des âmes. Selon le chirurgien Grandchamp, « les hommes sensibles [qui composent les nations orientales,] quelles que soient leurs idées sur la théogonie et la théocratie, ont fait du dogme de la métempsycose, une porte ouverte à tous les

sentiments d'humanité, de générosité et de respect pour leurs semblables⁸⁶. » François Nicolas Benoist-Lamothe évoque lui aussi l'hypothèse de la transmigration des âmes et ses effets moraux pour instaurer une harmonie entre l'homme et la nature : « Si le système de la métempsychose n'existait pas, [...] je dirais qu'il faut l'inventer », explique-t-il, et y faire « participer les arbres, les fleurs, les rivières mêmes et les fontaines » :

Ah ! Si cette opinion religieuse existait encore, on ne verrait pas aujourd'hui [...] arracher de jeunes arbres, pour le seul plaisir de nuire aux propriétaires. [...] Pour prévenir de pareils attentats, ainsi que pour disposer les hommes à être humains envers les animaux, il serait donc très avantageux, je crois, de présenter aux enfants l'idée de la métempsychose, sinon comme un dogme vrai, du moins comme une hypothèse vraisemblable. Leur imagination et leur sensibilité les porterait peut-être à la regarder ensuite comme une vérité : mais ce ne serait pas un grand mal. Car ce n'est pas la superstition, c'est le fanatisme seul le fanatisme intolérant, qui produit tous les maux que souvent on reproche à la Religion⁸⁷.

- 39 Comme chez Dupont, la « croyance » dans la métempsychose ressemblait davantage à une hypothèse utile, le véhicule possible de « vertus sociales » et d'un rapport plus harmonieux aux animaux et aux arbres. Quelques années plus tôt, dans l'Yonne, Benoist-Lamothe avait été l'initiateur du « Culte social » qui, se réunissant par décades pour honorer l'Être suprême, anticipait la théophilanthropie⁸⁸. Puis, vers l'an VIII (1799-1800), il imagine une fête en l'honneur de la vache, qui se voyait remerciée de son lait, de sa force musculaire, et de la vaccine de Jenner⁸⁹. Dans un esprit proche, Claude Sébastien Bourguignon-Dumolard, ancien ministre de la Police qui rejette les lois coercitives, préconise d'encourager le sentiment de pitié envers les animaux en introduisant des fêtes champêtres et autres rituels civiques⁹⁰.

De la chaîne des êtres à l'idéologie comparée

- 40 L'Idéologue Roederer, à qui Dupont avait dédié la deuxième édition de sa *Philosophie de l'univers* en 1796, n'admettait pas la théologie de la métempsychose de Dupont, « nouvelle religion » qu'il qualifiait de « matérialisme tout pur » dans lequel Dieu n'était pas une cause première, mais intervenait comme le couronnement d'une nature entièrement matérielle. Il adoptait en revanche sa philosophie morale et sa chaîne des êtres :

J'ai été enchanté du morceau où vous parcourez l'échelle des diverses puissances d'amour et d'attachement qui ont été départies par la nature entre les divers animaux, à commencer par ceux qui sont bornés à la puissance d'aimer leur famille, et à finir par les cœurs les plus aimants de l'espèce humaine, c'est-à-dire ceux dont les affections peuvent embrasser toute la nature. Quelle richesse d'images, quelle abondance de sentiments dans la partie où vous montrez que la puissance d'aimer a non seulement uni les individus d'une même famille, mais même de différentes espèces dont la nature avait fait des ennemis⁹¹ !

- 41 L'idée de chaîne des êtres que Dupont emprunte à Charles Bonnet, typique des anciennes cosmologies analogistes⁹², peut aussi se décrire comme un programme d'idéologie comparée. Fondée sur l'étude des organes afin d'en tirer une analyse de leurs sensations et de leurs idées, cette dernière est évoquée à partir de l'an VII par des Idéologues comme Draparnaud, puis Cabanis et Destutt de Tracy⁹³. Or un tel projet a déjà été formulé par Dupont, qui s'inspire de Leroy autant que de Locke et Condillac, et va plus loin que ne le fera Draparnaud.
- 42 Dès l'an V, Dupont présente deux mémoires où, partant de présupposés condillaciens, il applique le modèle de l'histoire philosophique de la société civile à l'étude des animaux.

Le mémoire du 15 germinal an V (4 avril 1797) porte ainsi sur « la moralité, l'intelligence, les sciences et les institutions sociales des fourmis ». Après avoir montré que la société complexe des fourmis suppose de la prévoyance et des calculs⁹⁴, et que les lumières se proportionnent au travail⁹⁵, font l'objet d'un apprentissage, Dupont y montre que les idées morales et politiques des animaux sont liées à leur anatomie, à leurs organes, qui sont propres à chaque espèce, mais aussi à leur organisation sociale, qui peut évoluer en fonction des circonstances et de l'environnement. La monarchie des fourmis, tout comme celle des abeilles ou des guêpes, est ainsi adaptée à leur expérience de l'amour, toute concentrée autour d'une seule femelle, même si les fourmis ont aussi des amitiés personnelles très fortes. Cette société monarchique connaît pourtant des élections « qui ressemblent au processus électif chez les enfants humains », dans lequel le plus hardi fait une proposition qui est acceptée ou rejetée. Il existe aussi des cas de conjuration contre la reine, des coups d'état, des révolutions de palais⁹⁶. Pour éviter la guerre civile, il faut parfois essaimer, ce qui suppose un haut degré d'organisation, constate Dupont dans un contexte où l'on commence à discuter des conditions d'une « colonisation nouvelle » et de la formation des « républiques sœurs »⁹⁷. Les fourmis ont également des relations internationales : les guerres avec les fourmis géantes ont conduit à la création de confédérations parmi les fourmis moyennes, sources de passions politiques fortes. Les fourmis géantes et moyennes se détestent, au point que « leurs républiques se font des guerres d'extermination » dont les jardiniers profitent : lorsqu'ils sont infestés de fourmis moyennes, ils vont chercher dans les bois des fourmis géantes pour créer une guerre dans leur jardin⁹⁸.

- 43 Le mémoire du 15 nivôse an V (4 janvier 1797) porte sur « la sociabilité et la moralité du Loup, du Renard, du Chien sauvage ; et sur la manière dont celui-ci est devenu domestique ». Ce mémoire poursuit les mêmes thèmes, en insistant sur la possibilité d'une morale trans-spéciste. L'essor des sociétés humaines a conduit le loup à faire évoluer sa façon de chasser le mouton, à la rendre plus savante et à perfectionner sa morale. Les loups ont fait évoluer leur organisation sociale à mesure qu'ils ont mieux compris l'utilité des secours réciproques : « ils les ont plus profondément combinés ; ils en ont mieux stipulé les conditions ; ils les ont exprimées avec un langage plus riche, et les ont suivies avec une probité plus exacte et plus méritoire ». Voyant que « la confédération de l'Homme et des Chiens pour la conservation des bêtes à laine » était très redoutable, ils ont renoncé à la force ; la prudence des vieux a éclairé l'ardeur des jeunes, et « ils ont appris l'art des fausses attaques ». Ils se réunissent, délibèrent, puis le loup le plus fort s'expose, attire les chiens et, pendant ce temps, un autre loup arrive qui emporte un mouton dans les bois. Le loup prend ainsi des risques calculés en fonction du contrat qu'il a passé avec les autres : « Le Loup sait donc être allié, camarade, et cultiver son esprit par la communication des idées. ». Les loups vivent généralement en famille, sauf dans les régions où ils sont fréquemment chassés, où ils sont forcés de vivre seuls. Alors « l'impression du danger force leur intelligence à s'employer différemment, les prive de l'instruction qu'ils se donneraient les uns aux autres, dérange leur instinct, fait violence à leurs affections⁹⁹. » La science des mœurs qui est esquissée ici articule deux niveaux d'analyse. D'un côté, chaque espèce animale est dotée d'idées propres, qui découlent de leur anatomie et s'inscrivent sur une échelle hiérarchique. Mais, d'un autre côté, les espèces sont susceptibles de progrès en fonction de leur capacité à domestiquer leur environnement et à forger des alliances avec d'autres espèces. De telles réflexions font écho aux débats contemporains pour définir les contours d'une « écologie républicaine »

où la régénération des mœurs passerait par la modification du cadre de vie et l'établissement de relations harmonieuses avec les non-humains¹⁰⁰.

- 44 L'idéologie comparée de Dupont ne consiste donc pas seulement en un « badinage philosophique¹⁰¹ ». Comme chez les Idéologues, elle conduit à envisager les animaux et la nature non seulement comme des ressources, mais également comme des subjectivités non-humaines avec lesquelles il convient de se comporter avec humanité.

Produire, protéger, perfectionner

- 45 La cosmologie républicaine de Dupont peut-elle alors être mise en pratique ? Passant des cosmologies aux pratiques, Descola propose de distinguer quelques grandes façons de construire les relations entre humains, ou entre humains et non-humains. Ces « modes de relation », au nombre de six (l'échange, le don, la prédation, la production, la protection et la transmission), sont plus ou moins favorisés, plus ou moins inhibés, par les différentes cosmologies. Alors que la relation de prédation est caractéristique de l'animisme, le naturalisme tend par exemple à favoriser la relation de production. Cependant plusieurs modes de relation peuvent coexister au sein d'une même cosmologie, et inversement un même schème de relation peut structurer les relations dans plusieurs cosmologies différentes. Des relations de production et de protection peuvent ainsi coexister au sein d'une cosmologie naturaliste, mais peuvent également s'accorder avec une cosmologie analogiste.
- 46 Qu'il s'agisse de développer les prairies artificielles, d'acclimater les meilleures espèces, ou de perfectionner les races, la République œuvra sans relâche à « produire » des animaux en plus grand nombre, et mieux adaptés à ses besoins¹⁰². Les savoirs zootechniques, élaborés depuis le XVII^e siècle, n'étaient pas sans inspirer le projet politique de « produire » également des citoyens par l'instruction publique, par l'hygiène, par le calendrier républicain, ou par l'unification des poids et mesures¹⁰³. Toutefois le schème de la production ne suffit pas à rendre compte de l'ensemble des relations entre les humains et les animaux (ou entre les humains entre eux) que les institutions républicaines entendaient structurer. Ainsi, la science vétérinaire, promue par le régime républicain pendant la Révolution française, ne se limitait pas à une zootechnie purement utilitaire. Elle passait aussi par un souci du bien-être animal. Les propriétaires attendent de leurs animaux qu'ils produisent, par leur travail ou par leur croît, toutes sortes de matières végétales et animales, mais ils veillent en même temps sur eux, leur témoignent attention, contrôle et contrainte bienveillante, à l'image du berger que décrit Virgile dans ses *Géorgiques*, en vogue à la fin du XVIII^e siècle¹⁰⁴.
- 47 Cette tension entre production et protection se retrouve à l'intérieur de la pensée physiocratique. Quesnay avait été fort explicite, dès son article sur le droit naturel pour l'*Encyclopédie*, sur le fait que, même si l'ordre naturel était ce que la nature enseignait à tous les animaux, l'homme y jouissait néanmoins de droits spéciaux :
- L'ordre naturel le plus avantageux aux hommes, n'est peut-être pas le plus avantageux aux autres animaux ; mais dans le droit illimité l'homme a celui de faire sa part la meilleure possible. Cette supériorité appartient à son intelligence ; elle est de droit naturel, puisque l'homme la tient de l'Auteur de la nature, qui l'a décidé ainsi par les lois qu'il a instituées dans l'ordre de la formation de l'univers¹⁰⁵.
- 48 On peut lire la *Philosophie de l'univers*, et les mémoires qui la complètent pendant le Directoire, comme un prolongement de cette réflexion initiale qui articule l'idée d'un

droit illimité de l'homme à la conscience du désavantage possible pour les animaux. Car Dupont ne remet jamais en cause le postulat selon lequel l'animal doit être un moyen plutôt qu'une fin, qu'il doit être utile à l'homme en lui fournissant son travail, sa peau ou sa viande.

- 49 Chaque espèce, chaque individu dispose d'un droit naturel à détruire d'autres êtres vivants pour sa propre survie. La souffrance, explique-t-il pour la justifier à partir d'arguments finalistes, est comme la mort, elle appartient au plan divin et elle est utile, puisqu'elle avertit de tout excès et qu'elle sonne l'alarme. L'anthropocentrisme est intégré à la morale humaine, et d'ailleurs toutes les espèces vivantes, qui ont besoin de détruire d'autres êtres vivants pour vivre, sont persuadées d'être au sommet de la chaîne des êtres. L'homme, pas plus qu'aucune espèce, ne peut s'empêcher de penser que Dieu a créé le monde pour lui, car aucune espèce n'a été créée pour aucune autre :

Toute espèce, tout individu vit pour soi. Dans l'intérieur des espèces, il y a des Amants et des Amis. D'une espèce à l'autre, il peut y avoir des bienveillances ; il n'y a point de Custodes. Chacun fait ses affaires, suit ses passions, consulte sa raison, s'occupe de son intérêt¹⁰⁶.

- 50 L'homme n'est donc pas plus coupable de manger des animaux que le loup de manger des moutons : c'est inscrit dans la morale de son espèce, même si cette morale n'est pas figée et peut évoluer en fonction des circonstances. Loin d'être en rupture avec sa physiocratie, la philosophie de l'univers de Dupont est pleinement compatible avec un modèle de grande propriété foncière. Mais Dupont ne se limite pas à justifier la relation de production que l'homme a établie avec ses inférieurs. Il montre qu'elle s'accompagne aussi d'une relation de protection qui s'insère dans une morale universelle. La domestication du chien, du cheval ou du bœuf en fournit le paradigme :

Il paraît constant, puisqu'il vit et qu'il engraisse, que le travail et l'assujettissement du bœuf ne lui font pas autant de chagrin que la prairie, le foin, l'avoine et la litière lui donnent de jouissances et de plaisir. Encore est-il possible, et même aisé, en perfectionnant l'éducation des animaux domestiques et la nôtre, de supprimer de leur travail la contrainte et les mauvais traitements ; d'y suppléer par l'intelligence et la bienveillance¹⁰⁷.

- 51 Le dogme de la métempsycose, tout comme l'idée de chaîne des êtres et l'idéologie comparée qui en découlent, tendent à modérer le naturalisme qu'impliquerait une économie politique seulement orientée vers la production de richesses. En introduisant deux schèmes analogistes dans la physiocratie, Dupont contribuait à l'adapter au projet moral d'une république commerciale¹⁰⁸.

- 52 Dans le même temps, le modèle social hiérarchique des physiocrates, centré sur la propriété foncière, n'est aucunement abandonné. La cosmologie de Dupont explicite au contraire son inscription dans un ordre naturel. En situant la hiérarchie entre les êtres animés en fonction de leur capacité à se perfectionner, d'une espèce à l'autre ou entre les individus d'une même espèce, l'auteur affaiblit la discontinuité des interiorités entre les humains et les animaux, en même temps qu'il justifie les inégalités entre les humains¹⁰⁹. En dépit des critiques qu'il avait pu adresser initialement à la Constitution de l'an III, qui marginalisait trop la propriété foncière à son goût, la cosmologie de Dupont est adaptée à ce type de république commerciale qui voulait articuler l'égalité de droit aux inégalités de fait¹¹⁰. Dans un mémoire plus tardif, il montre ainsi que les inégalités d'intelligence traversent toutes les espèces animales. De la petite vache qu'il eut en Amérique, lors de son séjour entre 1799 et 1802, qui avait trouvé une façon d'ouvrir les barrières des champs de maïs, qu'aucune autre vache ne savait reproduire, aux corbeaux de Newcastle

qui avaient construit un nid mobile sur la place du marché en 1783, que d'autres corbeaux avaient envahi sans savoir le maintenir en état, Dupont démontre un art consommé du tableau de mœurs pour mettre en avant que l'intelligence individuelle est singulière chez tous les animaux. « De l'ange au polype, toutes les conduites sont en raison du caractère individuel, et du plus ou moins grand développement de l'intelligence. Et dans les mêmes espèces, ce que l'on croit semblable n'est qu'analogue¹¹¹ », et ce ne sont que des observations négligentes qui persuadent les hommes du contraire.

- 53 Toutefois la perfectibilité n'est pas seulement individuelle, aussi Dupont oppose-t-il la civilisation élevée des castors américains qui, profitant de siècles de paix avec les humains, se sont faits constructeurs de barrages, de ponts et de digues, à l'avilissement des castors européens qui se bornent à creuser des terriers. Le parallèle avec les sociétés humaines est ici frappant. « Parmi les autres animaux, comme parmi nous, les degrés de perfectionnement des sociétés sont très inégaux¹¹². » En Amérique du sud, certains hommes qui ne savent pas compter jusqu'au nombre de leurs doigts sont ainsi « demeurés au-dessous des pies de nos climats » qui, comme l'avait montré Leroy, « se rappellent leurs observations par le nombre de leurs doigts, et comptent très bien jusques à quatre, et n'embrouillent leurs idées d'arithmétique qu'au-dessus de ce nombre¹¹³. » Célèbre pour son combat contre l'esclavage et en faveur de l'égalité des droits¹¹⁴, Dupont situe sa république dans un univers traversé de hiérarchies naturelles et réelles.

Un épilogue impérial

- 54 Dans le mémoire qu'il présente à la première classe de l'Institut pendant l'été 1806, Dupont reprend les deux thèmes de la métempsychose et de l'idéologie comparée, à travers une vigoureuse critique de la notion d'instinct¹¹⁵. À une époque où, après l'abolition de la classe des sciences morales et politiques, il n'existe plus d'espace autorisé pour parler d'économie politique, l'histoire naturelle est une façon de continuer à faire vivre la physiocratie¹¹⁶. Reprendre dans un tel contexte les idées élaborées en 1793, puis en l'an V, sur les langages animaux, leur intelligence et leur perfectibilité, est bien dans le style de ce Dogue réincarné qu'est peut-être Dupont, opiniâtre et « brave jusqu'à oser attaquer le Tigre, au risque d'en être mangé » :

À travers les malheurs et les délits dont notre révolution a été l'occasion plus que la cause, un bien est resté ou plutôt a pris naissance : c'est la liberté d'examiner impartialement, au moins les objets de la Physique. On peut dire à leur égard toute vérité ; se montrer religieux sans scandaliser personne, et raisonnable sans péril¹¹⁷.

- 55 Le Tigre, c'est d'abord l'église catholique¹¹⁸. Dupont place au début de son essai une défense du dogme de la métempsychose, qui est aussi une critique de l'abandon des projets de religion républicaine depuis le Concordat de 1801 et le début de la reconquête catholique. Doutant de la bonne foi de Descartes et Buffon, lorsqu'ils établirent une analogie entre les animaux et de simples machines, Dupont préfère expliquer cet « orgueil stupide » des humains, non par la science, mais par des superstitions issues de la persécution imposée par les théologiens¹¹⁹. L'idée de l'animal-machine, croyance naturaliste par excellence, viendrait en effet des profondeurs du christianisme. Ce dernier, né de dogmes orientaux qui venaient des brahmanes indiens, avait conquis l'Europe en empruntant au départ, à côté des principes de charité, de fraternité et d'égalité, une idée de régénération qui « aurait pu, dans la nouvelle doctrine comme aux Indes et dans la nature, embrasser tous les animaux ». Mais, par malheur, « on n'avait pas

bien conçu, ni bien traduit *le mal* que produit la mort » et l'idée de réincarnation, afin de pouvoir être raccordée au dogme fondamental des Juifs qu'il s'agissait alors de convertir, avait été défigurée :

L'idée du mal originel avait été rendue par celle d'un péché originel dont il ne résultait qu'une dégradation, un esclavage, une peine mystique, une damnation. La régénération alors et la multiplicité des incarnations réparatrices n'avaient plus été nécessaires. Une rédemption opérée par une seule incarnation et une seule mort avait suffi. Elle n'était applicable qu'à l'homme seul pécheur¹²⁰.

56 Une fois cette idée adoptée, on s'était mis à « regarder les animaux qui s'approchent le plus de nous par leur intelligence et par leurs mœurs, comme en étant néanmoins à une distance infinie¹²¹ ». L'homme était devenu le seul animal raisonnable et le seul à savoir parler, et les animaux avaient été renvoyés à leur instinct, car leur attribuer une âme aurait signifié leur donner droit à la rédemption, ce qui était impossible pour les chrétiens, chez qui l'égalité entre les hommes supposait l'exclusion des animaux.

57 À distance de cette triste religion, Dupont invite les savants, non pas à disséquer les animaux — une pratique souvent condamnée dans les mémoires de 1802, et qui, selon Dupont, ne permet que de connaître leur corps, mais nous fait ignorer leurs mœurs et leur âme¹²² — mais à « étudier la nature vivante » en vivant familièrement avec les animaux¹²³. De cette façon Dupont dit avoir étudié différentes langues d'oiseaux, « comme nous apprenons celles des peuples sauvages, ou même de toute nation étrangère dont nous n'avons pas le dictionnaire, et dont nous ignorons la grammaire¹²⁴ ». Pendant deux hivers, il a écouté le cri des corbeaux et y a identifié vingt-cinq mots pour exprimer « *ci, là, droite, gauche, en avant, halte, pâture, garde à vous, l'homme armé, froid, chaud, partir, je t'aime, moi de même, un nid*, et une dizaine d'autres avis qu'ils ont à se donner selon leurs besoins¹²⁵ ». Il a également prêté l'oreille aux rossignols, chez qui il a pu comprendre le sentiment de la paternité, qui est d'abord une amitié pour la mère. L'histoire naturelle devient célébration religieuse de la nature lorsque Dupont reconstitue les paroles de la chanson du rossignol mâle pendant la couvaison :

Dors, dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Amie, amie,
Si belle et si chérie :
Dors en aimant,
Dors en couvant,
Ma belle amie,
Nos jolis enfants :
Nos jolis, jolis, jolis, jolis, jolis,
Si jolis, si jolis, si jolis
Petits enfants
(Un petit silence.)
Mon amie,
Ma belle amie,
À l'amour,
À l'amour ils doivent la vie,
À tes soins ils devront le jour.
Dors, dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Auprès de toi veille l'amour,
L'amour
Auprès de toi veille l'amour¹²⁶.

58 Dans un contexte de reprise en main de la poésie par l'Académie française, restaurée en 1804, et par la pensée contre-révolutionnaire qu'imposent les écrits de Bonald,

Chateaubriand ou Fontanes, le lyrisme de Dupont se heurte immédiatement aux écrivains catholiques¹²⁷. En 1806, le *Spectateur français au XIX^e siècle*, journal créé l'année précédente par Jean-Baptiste-Germain Fabry pour faire « l'état actuel de la religion, de la morale et de la littérature en France, et au commencement du XIX^e siècle¹²⁸ », consacre un article au mémoire de Dupont. Déjà, la revue avait attaqué les *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux* de Leroy, publiées par Roux-Fazillac en 1802¹²⁹. Sur ces sujets à la mode (comme l'indique la publication en 1804 du mémoire de Grandchamp cité plus haut¹³⁰), l'on demandait une reprise en main par les théologiens¹³¹ et l'on s'indignait que Dupont ne voie dans le christianisme qu'une « marcotte séparée du tronc indien¹³² ». Refusant de trouver une théologie républicaine dans l'histoire naturelle de Dupont, le *Spectateur français* se contente d'y voir des « gaîtés véritablement un peu folles¹³³ ». Et manie le sarcasme en se demandant « si cette chanson est d'un bon poète rossignol », ou si l'auteur n'aurait pas « pris pour le Delille des rossignols, le plus petit poète d'un de leurs plus misérables athénées¹³⁴ ».

- 59 Cuvier est l'autre « Tigre » auquel s'attaque Dupont. L'essentiel de son mémoire est en effet consacré à une défense du programme d'idéologie comparée qu'il a développé à l'Institut depuis l'an V, qu'il complète par de nombreux exemples nouveaux. Cuvier y répond peu après en sa qualité de secrétaire perpétuel, dans son analyse des travaux de la première classe de l'Institut¹³⁵. L'échange qui oppose les deux savants sur la « guêpe maçonnerie » résume l'enjeu du désaccord. La capacité de cette dernière à maçonner un nid pour ses petits vient-elle de l'instinct ou de l'intelligence ? Dupont décrit minutieusement, dans son mémoire de 1806, comment la guêpe creuse un trou cylindrique au fond duquel elle dépose son œuf, place sur lui un petit ver qui forme un anneau contenu par la circonférence du cylindre, et sur ce ver en met dix à douze autres de la même espèce, puis bouche le trou avec du mortier. Le résultat ressemble à un cours d'idéologie. Les larves de guêpe, prisonnières dans le cylindre, se voient forcées d'observer plusieurs vers, les manger l'un après l'autre, s'endormir pour se réveiller mouche, sonder les parois de ce souterrain, forer la terre. Tout cela fait un programme pédagogique sans communication sociale, mais qui a été prévu à l'avance par la mère, et se résume dans l'architecture d'un nid qui fait naître à distance les idées dont la guêpe adulte aura besoin dans la suite de son existence¹³⁶.
- 60 Cuvier nie de son côté que la guêpe maçonnerie puisse se souvenir de son état de ver au moment de bâtir un nid pour ses petits. Il est peu concevable, dit-il, qu'un animal devenu clairvoyant reconnaisse par ses yeux une chenille qu'il avait connu par d'autres sens, car un sens est mauvais traducteur de l'autre. Il faut un instinct, une impulsion intérieure indépendante de l'expérience pour compenser le manque d'intelligence des espèces inférieure. Dupont n'est guère convaincu : un sens interne peut donner un désir vague, des dispositions à une passion ou un travail, mais pas des idées. Le jeune Victor de l'Aveyron, ayant atteint l'adolescence, savait ainsi se masturber, mais n'avait pas appris l'amour, remarque Dupont dans le même passage¹³⁷. La guêpe maçonnerie, qui n'est « pas moins avantageusement organisée que l'homme », ayant des ailes, plusieurs milliers d'yeux, six pattes et un aiguillon empoisonné, est semblable à l'aveugle nouvellement guéri qui ne reconnaîtra pas sa bien-aimée par la vue, mais par le tact.
- 61 Alors que Dupont relie les inégalités individuelles et sociales à sa critique de l'instinct, et donc à une défense de l'intelligence et de la perfectibilité universelle des animaux, Cuvier, de son côté, fonde sa vision des hiérarchies entre les espèces sur une distinction entre l'intelligence et l'instinct, se situant nettement du côté du « mode d'identification

naturaliste » tel que le définit Descola. Ce dernier s'identifie chez Cuvier au nouvel ordre impérial des savoirs¹³⁸, et c'est pourquoi il s'efforce de ramener Dupont du côté de sciences morales et politiques qui n'ont plus d'existence institutionnelle depuis 1803 : pour Cuvier, l'histoire des opérations de l'esprit des animaux est « placée sur la limite des sciences physiques et des sciences morales¹³⁹ ».

- 62 Tout en niant la nouveauté des observations de Dupont sur les analogies entre les facultés de l'esprit humain et les facultés animales, Cuvier y oppose les observations des « naturalistes », qui ont cru reconnaître, dans certaines espèces, d'autres facultés qu'ils ont dénommées « instinct », ensemble d'actions nécessaires à la conservation de l'espèce, mais souvent étrangères aux besoins apparents des individus, que l'on observe le mieux parmi les insectes, mollusques ou vers :

Les naturalistes ont donc pensé que les animaux, doués d'instincts, exercent ces actions particulières en vertu d'une impulsion intérieure, indépendante de l'expérience, de la prévoyance, de l'éducation, et des agents extérieurs, ou en d'autres termes, que c'est leur *organisation qui les détermine par elle-même à agir ainsi*. Ce résultat a été adopté à peu près par tous les observateurs ; et s'ils ont varié, ce n'est qu'en expliquant la manière dont l'organisation peut donner cette détermination¹⁴⁰.

- 63 On mesure ici toute la distance qui sépare l'ontologie « radicalement » naturaliste de Cuvier à celle, hybridée de schèmes analogistes, que Dupont a mis en avant sous la République, dans laquelle la connaissance de l'univers se fonde sur celle de l'homme¹⁴¹.

*

**

Le Dogue de forte race », par Jacques de Sève, planche 45, dans Leclerc, comte de Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi*, tome cinquième, Paris, Imprimerie nationale, 1749, p. 300

- 64 Dans l'*Histoire naturelle* de Buffon, une planche réalisée par Jacques de Sève est consacrée au « Dogue de forte race ». Ce chien, qui ressemble beaucoup au dogue d'Angleterre, tire son nom du fait qu'il est bien plus grand¹⁴². Classé parmi les « races métives », il est issu du croisement de deux races pures. Tout laisse à penser que Dupont de Nemours connaissait ces pages que l'Académicien avait par la suite enrichies de renseignements obtenus de Leroy. La métaphore du « chien métis » résume bien la thèse qui a été défendue ici, selon laquelle Dupont de Nemours chercha à articuler une économie politique dans laquelle les êtres naturels étaient vus comme des ressources, à une cosmologie insistant sur l'unité morale et la sociabilité universelle reliant tous les êtres vivants.
- 65 S'il existe ainsi un « problème Dupont de Nemours », il présente deux différences essentielles avec le « problème Adam Smith » plus connu sur les liens entre économie et morale. D'abord, si la philosophie morale du physiocrate est plus tardive que sa théorie économique, à l'inverse du philosophe écossais, c'est en raison des événements politiques. Sous la Révolution française, la physiocratie retrouve une actualité nouvelle. Accompagnant l'affirmation des « sciences morales et politiques », elle est portée par un large courant qui, à l'opposé du modèle anglais, voit la France comme une république agraire de propriétaires, dans laquelle la fiscalité doit reposer en dernier ressort sur la contribution foncière¹⁴³. Le calcul du revenu territorial, qui fonde le style de raisonnement physiocratique, joue alors un rôle crucial pour estimer les revenus de l'État et faire face à la crise financière. Toutefois, la réflexion sur la constitution d'une république à partir du printemps 1793, puis la recherche d'une religion civile à travers la théophilanthropie à partir de l'automne 1796, conduit Dupont à explorer et à expliciter de nouvelles dimensions de la « loi naturelle » dont se réclamait Quesnay. Il prolonge pour cela, à travers une histoire naturelle inspirée de Buffon et Leroy, la recherche sur les intentions de la nature qui avait déjà occupé les physiocrates dans les années 1760 et 1770.
- 66 Seconde différence essentielle, alors que chez Smith la théorie des sentiments moraux ne concerne que les humains, elle s'applique chez Dupont à tous les êtres sensibles. Elle s'appuie pour cela sur une idéologie comparée permettant d'envisager les mœurs de chaque espèce vivante au sein de mêmes lois morales. La discontinuité des intériorités entre les humains et les non-humains est préservée, mais nettement relativisée par une vision de la perfectibilité individuelle et collective qui unit toutes les espèces animales, soit par la transmigration des âmes, soit par la multiplication des liens de réciprocité ou de domestication entre les différentes espèces.
- 67 Voici de quoi relire différemment une lettre souvent citée que Dupont écrivit à bord du navire qui l'emmenait en Amérique, en avril 1815, afin d'y mener les recherches nécessaires au deuxième volume de ses *Mémoires sur différents sujets* d'histoire naturelle. Dupont y reproche à Say d'avoir renoncé à faire de l'économie politique une science générale du législateur :
- Vous avez trop rétréci la carrière de l'économie politique en ne la traitant que comme la science des richesses. Elle est la science du droit naturel appliqué, comme il doit l'être, aux sociétés civilisées. Elle est la science des constitutions, qui apprend, et qui apprendra, non seulement ce que les gouvernements ne doivent pas faire pour leur propre intérêt et pour celui de leurs nations, ou de leurs richesses, mais ce qu'ils ne doivent pas pouvoir devant Dieu, sous peine de mériter la haine et le mépris des hommes, le détronement pendant leur vie, et le fouet sanglant de l'histoire après leur mort¹⁴⁴.

- 68 La physiocratie ne se limite ni à une science des richesses, ni à une science des gouvernements. Elle contient aussi le projet d'une science morale, d'une religion civile parlant aux hommes de « ce qu'ils ne doivent pas pouvoir devant Dieu », de l'amour universel, et de la vie après la mort. En lisant la deuxième édition du *Traité* de Say, républicain comme lui, Dupont dut se sentir « comme un pauvre chien qu'on fouette avec injustice ». Isolé face aux défenseurs de la spécialisation scientifique, de Say à Cuvier, Dupont se trouvait en décalage croissant avec les partisans d'une cosmologie plus radicalement « naturaliste ».

NOTES

1. Pierre-Henri GOUTTE, « Économie et transitions : l'œuvre de Dupont de Nemours au début de la Révolution française 1789-1792 », dans Jean-Michel Servet, *Idées économiques sous la Révolution 1789-1794*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1989, p. 145-233 ; on contestera ici l'interprétation selon laquelle Dupont « tranche[rait], lors de la Révolution française, les derniers liens qui subsistent entre l'économie et le politique » (p. 233).
2. Gustave SCHELLE, *Dupont de Nemours et l'école physiocratique*, Paris, Guillaumin, 1888 ; Ambrose SARICKS, *Pierre-Samuel Dupont de Nemours*, Lawrence, University of Kansas Press, 1965 ; Marc BOULOISEAU, *Bourgeoisie et Révolution : Les Dupont de Nemours (1788-1799)*, Paris, 1972.
3. Laurent LOTY, « Métaphysique et science de la nature : Dupont de Nemours contre la théorie de l'instinct », dans Claude Blanckaert, Jean-Louis Fischer et Roseline Rey (dir.), *Nature, Histoire, Société. Essais en hommage à Jacques Roger*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 327.
4. Pierre-Samuel DUPONT DE NEMOURS, *Quelques mémoires sur différents sujets : la plupart d'histoire naturelle, ou de physique générale et particulière*, Paris, Delance, 1807, p. 340.
5. La deuxième édition de la *Philosophie de l'univers*, imprimée par Dupont lui-même et datée de fructidor an IV, semble dater en réalité de l'an V, car elle contient des mémoires de nivôse et germinal an V (mars-avril 1797). Elle doit être antérieure ou contemporaine du coup d'état du 18 fructidor an V (4 septembre 1797).
6. *Ibid.*, p. 147-262 (« Sur l'instinct. Mémoire lu à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national, dans ses séances du 21 juillet, du 11 et du 18 août 1806 »).
7. L. LOTY, « Métaphysique et science de la nature... », art. cit., p. 329. Voir aussi, pour la même idée, James J. MCLAIN (dir.), *The Economic Writings of Dupont de Nemours*, Newark, University of Delaware Press, 1977, p. 46.
8. Dans ses articles « Instinct » et « Homme (morale) » pour l'*Encyclopédie*, puis dans ses *Lettres sur les animaux*, publiées en 1768, Leroy parlait de ses observations de lieutenant des chasses pour étudier l'âme des bêtes et les similitudes entre les mœurs des humains et des animaux : Charles-Georges LEROY, *Lettres sur les animaux* [1768], éditions Elizabeth Anderson, Oxford, Voltaire Foundation, 1994. Outre cette édition très riche, voir aussi : Jean-Claude BOURDIN,

« L'anthropomorphisme de Charles-Georges Leroy chasseur et philosophe », *Dix-huitième siècle*, 2010, n° 42, p. 353-366 ; Grégory QUENET, *Versailles, une histoire naturelle*, Paris, la Découverte, 2015.

9. Sur « l'ordre universel » envisagé par les physiocrates, voir Georges WEULERSSE, *Le mouvement physiocratique en France, de 1756 à 1770*, Paris, Félix Alcan, 1910, vol. 2, p. 111-119.

10. Abbé BAUDEAU, « Avertissement de l'auteur », *Ephémérides du citoyen, ou Bibliothèque raisonnée des sciences morales et politiques*, vol. 1, 1767, p. 13. Dans le même volume, Quesnay publiait un autre article qui décrivait la science morale et politique des Incas du Pérou : « Ce gouvernement d'un Peuple puissant et courageux, dont un événement funeste causa la ruine, a existé pendant plusieurs siècles, dans le pur état de nature ; et il était si conforme à l'ordre de la nature même, qu'il surpasse toutes les spéculations des Philosophes et de ces savants Législateurs de l'antiquité, célébrés avec tant de vénération dans l'Histoire de notre Continent » : François QUESNAY, « Analyse du gouvernement des Yncas du Pérou, par M.A. (1767) », dans Christine Théré, Loïc Charles et Jean-Claude Perrot (dir.), *Œuvres économiques complètes et autres textes*, Paris, INED, 2005, vol. 2, p. 1003.

11. Selon l'expression fameuse de Pierre-Samuel DUPONT DE NEMOURS, *De l'origine et des progrès d'une science nouvelle* (1768), éditions A. Dubois, Paris, Geuthner, 1910.

12. Cette idée est au cœur du *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, publié par Court de Gébelin entre 1773 et 1782.

13. François QUESNAY et Pierre-Samuel DUPONT DE NEMOURS, *Physiocratie, ou Constitution naturelle du gouvernement le plus avantageux au genre humain*, Yverdon, 1768, vol. 1, p. 93.

14. Citation dans G. Quenet, *Versailles, une histoire naturelle*, op. cit., p. 151.

15. Selon la distinction soulignée par Quesnay dans l'article « Fermier » de l'*Encyclopédie*, tome 6, 1751, p. 529 et suiv., pour qui les terres labourées par des chevaux sont près de deux fois plus productives que celles labourées par des bœufs.

16. F. QUESNAY et P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Physiocratie...*, op. cit., p. 62.

17. G. QUENET, *Versailles, une histoire naturelle*, op. cit., p. 151.

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*, p. 135.

20. André BOURDE, *Agronomie et agronomes en France au XVIII^e siècle*, 3 volumes., Paris, S.E.V.P.E.N., 1967.

21. Jean-Claude PERROT, « La comptabilité des entreprises agricoles dans l'économie physiocratique », dans *Une histoire intellectuelle de l'économie politique (17^e-18^e siècles)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1992, vol. 33, p. 217-236 ; Christine THÉRÉ et Loïc CHARLES, « The writing workshop of François Quesnay and the making of Physiocracy », *History of Political Economy*, 2008, vol. 40, n° 1, p. 1-42 ; Loïc CHARLES et Christine THÉRÉ, « The Economist as Surveyor : Physiocracy in the Fields », *History of Political Economy*, vol. 44, 2012, p. 71-89.

22. F. QUESNAY et P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Physiocratie...*, op. cit., vol. 1, p. 56.

23. *Ibid.* p. 103.

24. Pierre-Samuel DUPONT DE NEMOURS, *Rapport sur le droit de marque des cuirs par un conseiller d'état* (1788), Paris, Veuve Goujon fils, 1804.

25. L. CHARLES et C. THÉRÉ, « The Economist as Surveyor », art cit, p. 82-83 ; J.-C. PERROT, « La comptabilité des entreprises agricoles dans l'économie physiocratique », art. cit., p. 226.

26. Jean-Claude PERROT, « Lavoisier, auteur de La Richesse territoriale du royaume de France », dans *Une histoire intellectuelle de l'économie politique (XVII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1992, p. 377-437 ; Jean-Claude PERROT, « Les comptabilités économiques de Lavoisier », dans Thierry Martin (dir.), *Arithmétique politique*, Paris, INED, 2003, p. 325-344 ; Dana SIMMONS, *Vital Minimum : Need, Science and Politics in Modern France*, Chicago, Chicago University Press, 2015, en particulier chap. 1 et 2 ; Julien VINCENT, « L'animal des Idéologues : par-delà nature et culture (1794-1804) », *Annales historiques de la Révolution française*, 2018, n° 392.
27. Gustave SCHELLE, *Dupont de Nemours et l'école physiocratique*, Paris, Guillaumin, 1888, p. 77.
28. Jessica RISKIN, *Science in the Age of Sensibility. The Sentimental Empiricists of the French Enlightenment*, Chicago, The University of Chicago Press, 2002.
29. Pierre-Samuel DUPONT DE NEMOURS, *Philosophie de l'univers*, 3^e éditions, Paris, Goujon fils, 1798, p. 65.
30. *Ibid.*, p. 56.
31. *Ibid.*, p. 246.
32. *Ibid.*, p. 52-53.
33. Arthur O. LOVEJOY, *The Great Chain of Being. A Study of the History of an Idea*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1964 (1933) ; Laura DUPREY, « L'idée de chaîne des êtres, de Leibniz à Charles Bonnet », *Dix-huitième siècle*, n° 43, 2011, p. 617-637.
34. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Philosophie de l'univers*, 3^e éd., *op. cit.*, p. 75.
35. *Ibid.*, p. 103.
36. *Ibid.*, p. 109.
37. *Ibid.*, p. 79.
38. *Ibid.*, p. 141.
39. *Ibid.*, p. 150.
40. *Ibid.*, p. 175.
41. *Ibid.*, p. 163.
42. Sur la distinction entre ces notions, voir Philippe DESCOLA, *La Composition des mondes. Entretiens avec Pierre Charbonnier*, Paris, Flammarion, 2014, p. 236-240.
43. Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 301 : « Un monde de singularités racolées avec des matériaux disparates en circulation permanente, menacé d'anomie jour après jour par l'étourdissante pluralité de ses habitants, exige de puissants dispositifs d'appariement, de structuration et de classement pour devenir représentable, ou simplement vivable, pour ceux qui l'occupe. Et c'est ici que le recours à l'analogie intervient comme une procédure compensatoire d'intégration permettant de créer en tous sens des tresses de solidarité et des liens de continuité. »
44. P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, *op. cit.*, 2005, p. 384 : « Lors de cet enfantement du monde moderne dont les meilleurs esprits des deux derniers siècles ont livré des analyses, les segments hiérarchisés des collectifs à ordres statutaires se sont décomposés pour libérer une foule immense d'individus humains égaux en droit, mais que des disparités concrètes continuent de séparer tant à l'intérieur des communautés particulières où ils sont répartis qu'au sein de l'agrégat formel que celles-ci constituent

toutes ensembles dans le “concert des nations” ; les cosmos mixtes que chaque collectif avait taillés à ses mesures se sont dilués dans un univers infini reconnu par tous ceux qui, indépendamment de leur position sur la surface de la terre, admettent l’universalité des lois non humaines qui le régissent ; surtout, la Cité de Dieu s’est fragmentée en une multitude de “sociétés” d’où les non-humains ont été bannis — en droit, encore, sinon en fait —, donnant ainsi naissance à des collectifs de même nature et donc comparables, quoique longtemps réputés inégaux entre eux sur une échelle évolutive... »

45. Pierre SERNA, *Comme des bêtes. Histoire politique de l’animal en Révolution (1750-1840)*, Paris, Fayard, 2017.

46. J. VINCENT, « L’animal des Idéologues... », art. cit.

47. Philippe STEINER, *La « science nouvelle » de l’économie politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 36.

48. Rien d’étonnant à cela d’ailleurs puisque, comme le note Descola, les cosmologies analogistes et naturalistes entretiennent de multiples liens, ne s’excluent aucunement, mais coexistent, et tendent à s’hybrider en permanence : P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, op. cit., p. 322 : « Les principes qui régissent ces schèmes étant universels par hypothèse, ils ne sauraient être exclusifs les uns des autres et l’on peut supposer qu’ils coexistent en puissance chez tous les humains. L’un ou l’autre des modes d’identification devient certes dominant dans telle ou telle situation historique, et se trouve donc mobilisé de façon prioritaire dans l’activité pratique comme dans les jugements classificatoires, sans que ne soit pour cela annihilée la capacité qu’ont les trois autres de s’infiltrer occasionnellement dans la formation d’une représentation, dans l’organisation d’une action ou même dans la définition d’un champ d’habitudes ».

49. Dupont utilise l’expression de « testament philosophique » (mais pour en souligner l’optimisme fondamental) dans la première édition de la *Philosophie de l’univers*, Paris, Du Pont, 1793, p. 9.

50. P. Steiner, *La « science nouvelle » de l’économie politique*, op. cit., p. 121-122.

51. Dominique DAMAMME, *Histoire des sciences morales et politiques et de leur enseignement des Lumières au scientisme*, thèse d’État, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 1982, introduction. Voir aussi Philippe STEINER et Loïc CHARLES, « Entre Montesquieu et Rousseau. La Physiocratie parmi les origines intellectuelles de la Révolution française », *Études Jean-Jacques Rousseau*, n° 11, 1999, p. 83-159 (ici p. 144-148) ; Daniel H. COLMAN, « De la Révolution à la raison. Les sciences morales et politiques dans la République thermidorienne », dans Jacques Guilhaumou et Laurence Kauffman (dir.), *L’invention de la société : nominalisme politique et science sociale au XVIIIe siècle*, Paris, Éditions de l’EHESS, 2004, p. 163-199 ; et Jean-Luc CHAPPEY, « De la science de l’homme aux sciences humaines : enjeux politiques d’une configuration de savoirs (1770-1808) », *Revue d’histoire des sciences humaines*, n° 145, 2006, p. 43-68.

52. *Œuvres du Comte P.L. Roederer*, Paris, Didot, 1840, tome 8, p. 129-131 : le premier cours n’est pas daté, mais le second date du 3 février, et Roederer nous dit qu’il a passé une semaine à l’élaboration de chaque discours ; voir aussi Francis FISZLEIBER, « Une institution éducative sous la Révolution : du Lycée au Lycée républicain (1790-1802) », mémoire de Master 2 sous la direction de J.-L. Chappey, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2015, p. 60 et suivantes.

53. *Prospectus du Journal d’instruction publique*, Paris, EDHIS, 1981, p. 2.

54. Comme dans le modèle de Bruno LATOUR, « Comment redistribuer le Grand Partage ? », *Revue de Synthèse*, IIIe série, n° 110, avril-juin 1983, p. 203-236.

55. Martin S. STAUM, *Minerva's Message : Stabilizing the French Revolution*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 1996.
56. Alyssa G. SEPINWALL, *L'Abbé Grégoire et la Révolution française : les origines de l'universalisme moderne*, traduit par Marie Fabre, Ludivine Verbèke et Thomas Van Ruymbeke, Bécherel, Les Perséides, 2008.
57. J. VINCENT, « L'animal des Idéologues », art cit.
58. G. SCHELLE, *Dupont de Nemours et l'école physiocratique*, op. cit., p. 350 et suivantes.
59. Martin GIRAudeau, « Performing Physiocracy : Pierre Samuel Dupont de Nemours and the limits of political engineering », *Journal of Cultural Economy*, 2010, vol. 3, n° 2, p. 225-242 ; G. SCHELLE, *Dupont de Nemours et l'école physiocratique*, op. cit., p. 367.
60. Dupont ne s'intéresse pas seulement à la zoologie. En l'an VIII, il envoie à la section de géographie de l'Institut un mémoire sur la force des courants de l'Atlantique, et un autre sur les îles de la baie de New York. Il envoie aussi la même année, à l'attention de la classe des sciences physiques et mathématiques, un mémoire sur la nature de la côte est des États-Unis (également envoyé à la section d'histoire), un mémoire sur la formation de l'eau dans les corps animés, et un autre mémoire sur les rapports des végétaux et des insectes. Puis, en l'an XII, il envoie à la classe des sciences physiques et mathématiques un mémoire sur la théorie des vents, un autre sur la conservation des grains, encore un autre sur quelques dénominations d'animaux. En l'an XIII, il envoie à la classe des sciences physiques et mathématiques un mémoire sur l'abus du mot « nouveau » en histoire naturelle. En l'an XIV, il adresse un mémoire à la première classe sur la mort apparente. En 1806, il rédige un mémoire sur les causes chimiques des pluies, et un autre sur l'instinct. Plusieurs de ces mémoires, quoiqu'envoyés à la première classe, sont aussi présentés à la deuxième classe et résumés parmi ses mémoires (voir par exemple le volume 4, pages 44 et suivantes).
61. Sur l'ancienneté, la richesse et la diversité des traditions républicaines, voir notamment Martin VAN GELDEREN et Quentin SKINNER (dir.), *Republicanism. A Shared European Heritage*, 2 vols., Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
62. Cette volonté est affirmée dès le prospectus et le premier numéro : *L'Historien*, n° 1, 1^{er} frimaire an IV (22 novembre 1796), p. 11 : « Il ne s'agit plus d'examiner si la constitution a quelques défauts ; ce sera dans dix ans l'affaire de l'assemblée de révision. » Sur la réflexion constitutionnelle de Dupont au Conseil des Anciens, voir par exemple ses interventions du 25 frimaire an IV dans *L'Historien*, n° 29, 29 frimaire an IV (20 décembre 1796), p. 470 et suivantes sur l'initiative des lois, et n° 30, 30 frimaire an IV (21 décembre 1796), p. 475-480 sur la définition des assemblées municipales. Voir aussi Hélène FOUCAULT, « *L'Historien* de Dupont de Nemours : la recherche du "juste milieu" ou la République conservatrice vue par un physiocrate (an IV-an V) », mémoire de Master 1 sous la direction de Pierre Serna, 2007. Sur les liens entre la pensée politique de la physiocratie et la pensée politique révolutionnaire de Condorcet et Sieyès, qui semble triompher à travers la Constitution de l'an III, voir L. CHARLES et P. STEINER, « Entre Montesquieu et Rousseau... », art. cit.
63. P.-S. DUPONT, *Philosophie de l'univers*, op. cit., p. 324-325 (texte daté du 10 fructidor an VII).
64. *Ibid.*, p. 326.

65. Archives Nationales, Fonds Roederer, 29AP/10, Lettre de Dupont de Nemours, New York, 28 messidor an VIII.
66. Lettre du 10 fructidor an VI (27 août 1798), dans *Correspondence between Thomas Jefferson and Pierre-Samuel Dupont de Nemours 1798-1817*, éditions Dumas Malone, Boston, Houghton Mifflin Company, 1930, p. 2.
67. Richard WHATMORE, « Dupont de Nemours et la politique révolutionnaire », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2004, vol. 20, n° 2, p. 349-350.
68. Manuela ALBERTONE, *National Identity and the Agrarian Republic: The Transatlantic Commerce of Ideas between America and France (1750-1830)*, Farnham, Burlington, Ashgate, 2014.
69. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Philosophie de l'univers*, 3^e éd., op. cit., p. 11-12.
70. R. WHATMORE, « Dupont de Nemours et la politique révolutionnaire », art. cit., p. 111-127 ; Manuela ALBERTONE, « Dupont de Nemours et l'instruction publique pendant la Révolution », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2004, vol. 20, n° 2, p. 129-147.
71. Sur ce processus, aux États-Unis, voir Manuela ALBERTONE, *National Identity and the Agrarian Republic: The Transatlantic Commerce of Ideas between America and France (1750-1830)*, Aldershot, Ashgate, 2014.
72. M. ALBERTONE, « Dupont de Nemours et l'instruction publique pendant la Révolution », art. cit., p. 358-359.
73. Liana VARDI, *The Physiocrats and the World of the Enlightenment*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, chap. 7 et 8. Voir aussi Antoine COURT DE GÉBELIN, *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans l'histoire civile, religieuse et allégorique du calendrier ou almanach*, Paris, Boudet etc., 1776, p. 224 et suivantes.
74. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Philosophie de l'univers*, 3^e éd., op. cit., p. 320-321.
75. Pierre-Samuel DUPONT DE NEMOURS, « Des Bases de la morale. Observations lues le 22 thermidor an VI, à la classe des sciences morales et politiques de l'Institut national, sur la question qu'elle avait proposée "Quelles sont les Institutions les plus propres à fonder la morale du Peuple ?" », dans *Opuscules morales et politiques, retirées de différents journaux*, volume factice conservé à la Bibliothèque nationale de France, Z-29739, p. 349-363 (ici, p. 361).
76. Albert MATHIEZ, *La théophilanthropie et le culte décadaire, 1796-1801 : essai sur l'histoire religieuse de la Révolution*, Paris, Félix Alcan, 1903, p. 107 et suivantes.
77. *Ibid.*, p. 122 et 182.
78. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, « Sur les Institutions religieuses dans l'intérieur des familles ; avec un essai de traduction nouvelle de l'Oraison dominicale », dans *Quelques mémoires sur différents sujets*, seconde édition, Paris, A. Belin, 1813, p. 402-419.
79. *L'Historien*, n° 449, 24 pluviôse an V (12 février 1797), p. 130.
80. *L'Historien*, n° 559, 14 prairial an V (2 juin 1797), p. 196.
81. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, « Sur les institutions religieuses », op. cit., p. 408-409.
82. *Ibid.*, p. 410-414.
83. A. MATHIEZ, *La théophilanthropie*, op. cit., p. 441.
84. Le concours était formulé de la façon suivante : « Jusqu'à quel point les traitements barbares exercés sur les animaux intéressent-ils la morale publique ; et conviendrait-il de

faire des lois à cet égard ? ». Les mémoires ont été analysés par plusieurs auteurs : Valentin PELOSSE, « Imaginaire social et protection de l'animal : des amis des bêtes de l'an X au législateur de 1850 (1^{re} partie) », *L'Homme*, 1981, vol. 21, n° 4, p. 5-33, et idem, « Imaginaire social et protection de l'animal : des amis des bêtes de l'an X au législateur de 1850 (2^e partie) », *L'Homme*, 1982, vol. 22, n° 1, p. 33-51 ; et par Pierre SERNA, *L'Animal en République : 1789-1802. Genèse du droit des bêtes*, Toulouse, Anacharsis, 2016. Notons que le rôle des quatre membres du jury n'est pas abordé dans ces travaux.

85. Archives de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (désormais IBL), 1H8, mémoire 1.

86. IBL, 1H8, mémoire 20, fo. 3.

87. IBL, 1H8, mémoire 10, ff. 3v-4r.

88. Albert MATHIEZ, *La théophilanthropie et le culte décadaire, 1796-1801 : essai sur l'histoire religieuse de la Révolution*, Paris, Félix Alcan, 1903, p. 57-66.

89. Jean-Pierre ROCHER, « À propos des cultes révolutionnaires. Le projet de fête de Benoist-Lamotte en l'honneur de la vache », *L'écho d'Auxerre*, novembre-décembre 1968, n° 78, p. 27-30.

90. IBL, 1H8, mémoire 7.

91. *Journal d'économie publique*, tome 1^{er}, page 23, 10 fructidor an IV (27 août 1796) ; voir aussi *Œuvres du Comte P.-L. Roederer*, Paris, Didot, 1856, tome 4, p. 468.

92. P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, op. cit., p. 282-288.

93. J. VINCENT, « L'animal des Idéologues », art. cit..

94. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Philosophie de l'univers*, op. cit., p. 297 : « Ce que les Fourmis en montrent aurait été incompréhensible à l'ancienne philosophie, et plus encore à l'ancienne théologie, qui voulaient absolument faire de l'homme un être tout à fait différent des autres animaux, et qui lui supposaient sur les espèces les plus ingénieuses une supériorité bien plus grande qu'elle ne l'est en effet. ».

95. *Ibid.*, p. 294.

96. *Ibid.*, p. 298-299.

97. Bernard GAINOT, « La Décade et la "colonisation nouvelle" », *Annales historiques de la Révolution française*, 2005, n° 339, p. 99-116 ; Michel VOVELLE, *Les Républiques-sœurs sous le regard de la Grande Nation*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; Pierre SERNA (dir.), *Les Républiques sœurs. Le Directoire et la Révolution atlantique*, Rennes, PUR, 2009.

98. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Philosophie de l'univers*, op. cit., p. 311.

99. *Ibid.*, p. 253 et p. 255-256.

100. Jean-Luc CHAPPEY et Julien VINCENT, « A Republican ecology ? Citizenship, nature, and the French Revolution (1795-1799) », *Past and Present*, (à paraître en mai 2019) ; et aussi p. Serna, *Comme des bêtes*, op. cit.

101. *Mémoires de la classe des sciences morales et politiques*, volume 4, p. 51 (à propos du mémoire de Dupont sur les plantes et les polypes lu à la première classe en fructidor an VIII).

102. Octave FESTY, *Les Animaux ruraux en l'an III. Dossier de l'enquête de la commission d'agriculture et des arts*, Paris, P. Hartmann, 1941 ; Florian REYNAUD, *L'élevage bovin. De l'agronome au paysan (1700-1850)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010 ; Malik

MELLAH, « L'École d'Alfort, les bêtes à laine et le perfectionnement des arts économiques », *Histoire & Sociétés Rurales*, 2015, vol. 43, n° 1, p. 73-101.

103. Claude-Olivier DORON, *L'homme altéré : races et dégénérescence, XVIIe-XIXe siècles*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2016.

104. P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, op. cit., p. 448-449 ; Malik MELLAH, « Portrait du berger en figure républicaine ou comment faire entrer l'animal domestique en Révolution », *Annales historiques de la Révolution française*, 2014, n° 374, p. 85-110.

105. F. QUESNAY et P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Physiocratie...*, op. cit., p. 25.

106. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Philosophie de l'univers*, op. cit., p. 134.

107. *Ibid.*, p. 86-87.

108. Sur cette notion, et sur les liens entre républicanisme et économie politique pendant la Révolution, voir notamment Richard WHATMORE, *Republicanism and the French Revolution : An Intellectual History of Jean-Baptiste Say's Political Economy*, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; James LIVESEY, *Making Democracy in the French Revolution*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2001, et Andrew JAINCHILL, *Reimagining Politics after the Terror : the Republican Origins of French Liberalism*, Ithaca (N.Y.), Cornell University Press, 2008.

109. Grégory QUENET, *Versailles, une histoire naturelle*, Paris, la Découverte, 2015, p. 149-154 ; P. SERNA, *Comme des bêtes*, op. cit..

110. Pierre-Samuel DUPONT DE NEMOURS, *Plaidoyer de Lysias, contre les membres des anciens comités de salut public et de sûreté générale*, Paris, Dupont, an III ; Pierre-Samuel DUPONT DE NEMOURS, *Observations sur la Constitution proposée par la Commission des Onze, et sur la position actuelle de la France*, Paris, Dupont, an III.

111. Pierre-Samuel DUPONT DE NEMOURS, *Quelques mémoires sur différents sujets : la plupart d'histoire naturelle, ou de physique générale et particulière*, Paris, Delance, 1807, p. 185.

112. *Ibid.*, p. 203.

113. *Ibid.*, p. 206.

114. Caroline OUDIN-BASTIDE et Philippe STEINER, *Calcul et morale : la pensée économique de l'anti-esclavagisme au XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 2015.

115. Dupont y retrouve à nouveau, pour les approfondir, les idées développées par Georges Leroy dans son article « Instinct » pour l'*Encyclopédie*, Neufchâtel, 1765, vol. 8, p. 795-801.

116. Sur les héritages républicains pendant l'empire, voir Jean-Luc CHAPPEY, « Héritages républicains et résistances à « l'organisation impériale des savoirs » », *Annales historiques de la Révolution française*, 2006, n° 346, p. 97-120 et notamment les remarques sur Dupont de Nemours p. 113.

117. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Quelques mémoires sur différents sujets...*, op. cit., p. 335.

118. Sur les usages politiques de la figure du tigre pendant la Révolution, voir P. SERNA, *Comme des bêtes*, op. cit., chapitre 12.

119. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Quelques mémoires...*, op. cit., p. 152-153.

120. *Ibid.*, p. 154.

121. *Ibid.*, p. 155.

122. *Ibid.*, p. 176.

123. *Ibid.*, p. 177.

124. *Ibid.*, p. 234.

125. *Ibid.*, p. 177-178.

126. *Ibid.*, p. 236.

127. Sur ce contexte, voir la contribution de Jean-Luc Chappey, Corinne Legoy et Stéphane Zékian (dir.), « Poètes et poésie en révolution », *La Révolution française* [En ligne], 7 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 20 juillet 2017. URL : <https://journals.openedition.org/lrf/1179>

128. Jean-Baptiste GERMAIN FABRY, « Préface », *Le Spectateur français au XIX^e siècle, ou variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques*, vol. 1, Paris, Librairies de la société typographique, 1805, p. vii.

129. *Le Spectateur français au XIX^e siècle*, vol. 2, Paris, Librairies de la société typographique, 1805, art. LXVI, p. 452-461.

130. Joseph-Louis GRANDCHAMP, *Essai philosophique. Jusqu'à quel point les traitements barbares exercés sur les animaux intéressent-ils la morale publique ?*, Paris, Fain Jeune, 1804.

131. *Le Spectateur français au XIX^e siècle*, vol. 4, 1806, art. XXXVIII, p. 244.

132. *Ibid.*, p. 245.

133. *Ibid.*, p. 242.

134. *Ibid.*, p. 250.

135. *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, n° 15, vendredi 16 janvier 1807, p. 60-61.

136. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Quelques mémoires...*, op. cit., p. 247-250.

137. Jean-Luc CHAPPEY, *Sauvagerie et civilisation. Une histoire politique de Victor de l'Aveyron*, Paris, Fayard, 2017.

138. J.-L. CHAPPEY, « Héritages républicains... », art. cit., p. 113.

139. *Gazette nationale ou Le Moniteur Universel*, 1806, n° 14, mercredi 14 janvier 1807, p. 54.

140. *Gazette nationale...*, op. cit., p. 60.

141. P.-S. DUPONT DE NEMOURS, *Quelques mémoires sur différents sujets*, op. cit., p. 336 : « Notre point de départ pour connaître les autres Êtres dont nous sommes entourés, notre unique échelle pour les comparer, c'est nous-mêmes ».

142. LECLERC, COMTE DE BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi*, Paris, Imprimerie nationale, 1749, p. 252-253 : « Cette différence de grandeur », explique Buffon, « vient du mélange du vrai dogue avec des mâtins ou des danois de haute taille ; aussi le dogue de forte race a en grand les proportions du vrai dogue ».

143. James LIVESEY, « Agrarian ideology and commercial republicanism in the French Revolution », *Past & Present*, 1997, n° 157, p. 94-121 ; M. ALBERTONE, *National Identity and the Agrarian Republic*, op. cit.

144. Jean-Baptiste SAY, *Mélanges et Correspondance d'économie politique*, éditions Charles Comte, Paris, Chameroth, 1833, p. 8-9.

RÉSUMÉS

Dans sa *Philosophie de l'univers*, publiée pour la première fois en 1793, Dupont de Nemours semblait s'éloigner de ses travaux antérieurs d'économie politique pour se lancer dans une nouvelle carrière de philosophe et de naturaliste. Fondée sur les deux idées mères de métempsychose et de chaîne des êtres, sa théorie de l'univers proposait une étude comparée de l'intelligence animale qui devait inspirer une série de mémoires d'histoire naturelle plus tardifs. Loin de s'éloigner de l'économie politique, ces travaux s'inscrivaient dans une tentative pour élargir la physiocratie à une doctrine expliquant la place de l'homme de l'univers, et pouvant poser les bases d'une théologie pour le nouveau régime républicain. Selon cette nouvelle philosophie, tous les êtres vivants étaient reliés les uns aux autres pour constituer un tout harmonieux. À travers sa théorie de la réincarnation, l'économiste espérait que la physiocratie se réincarne en une cosmologie républicaine.

In his *Philosophie de l'univers*, first published in 1793, Dupont de Nemours seemed to distance himself from his earlier works on political economy and to embark on a new career as a philosopher and a naturalist. Based on the twin ideas of metempsychosis and the chain of being, this theory of the universe offered a comparative study of animal intelligence, which he later developed in a series of memoirs in natural history. Far from retracting from his early interest in political economy, these works were part of an attempt to extend physiocracy to a new doctrine that explained the place of man in the universe and would help build a new theology for the new republican regime. According to this new philosophy, all living things were morally related to each other into a harmonious whole. Through his theory of reincarnation, the economist hoped that physiocracy would be reincarnated into a republican cosmology.

INDEX

Keywords : animals, chemistry, cosmology, political economics, natural history, philosophy, physiocracy, republicanism

Mots-clés : animaux, chimie, cosmologie, économie politique, histoire naturelle, philosophie, physiocratie, republicanisme

AUTEUR

JULIEN VINCENT

IHMC

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne